

Editorial

Voici déjà notre numéro de printemps ! Il s'ouvre par la méditation d'une encyclique peu commentée du pape Jean-Paul II, à propos de l'Esprit Saint « qui est Seigneur et qui donne la vie ». Que l'auteur écrive son article depuis la Russie en augmentera bien sûr le retentissement ecclésial. Nous avons pris la responsabilité de publier ensuite un « plaidoyer pour des justes qui ne seront jamais canonisés », à nous confié il y a plus de dix ans par le père C. Dumont († 1998) : un document incomparable, pour qui pourra l'entendre. Une fois n'est pas coutume, nous parlerons ensuite de saint Joseph, toujours si discret, toujours si présent cependant à toute vie spirituelle. Et pourquoi ne pas revenir sur les relations épistolaires de Thérèse de Lisieux avec ses deux « frères » prêtres, telles qu'un jeune clerc français les raconte pour nous, depuis le Cambodge ? Pour finir, une brève présentation de l'ouvrage tout neuf du père M. Dortel-Claudot veut lui rendre hommage.

A cette reconnaissance, nous ne pouvons oublier de joindre le nom du père Léon Renwart, rentré à la maison du Père au mois de septembre dernier. Nos lecteurs l'ont, depuis plus de quarante ans, suivi dans ses multiples compte-rendus, puis ses

chroniques annuelles de « théologie de la vie religieuse (1970-2003). Sans avoir jamais formellement dirigé la revue « Vie consacrée », le père Renwart a, « simplement », rendu possible, de longue date, sa publication : déjà aux côtés des pères J.-M. Hennaux et A. de Jaer, il a rempli toutes les tâches de son administration et parfois, de sa représentation aux assemblées françaises, suisses et belges des religieux, les supérieures majeures en particulier. C'est lui encore qui a rédigé, par fiches, les tables antérieures à 1984, jusqu'à ce qu'il se découvre de vraies compétences informatiques, et mette au point les tables de la décennie 1985-1994. Puisse-t-il passer son ciel à nous aider au renouvellement de la revue, avec cœur et organisation !

Le secrétariat de l'Apostolat de la Prière nous rappelle les intentions des mois de :

- avr. : - le dimanche, jour pour Dieu et pour le prochain*
- pour de nombreuses vocations missionnaires*
- mai : - pour les persécutés à cause de la foi et de la justice*
- pour que le Peuple de Dieu soit partie prenante dans l'évangélisation de toutes les nations*
- juin : - pour nos sœurs et frères réfugiés*
- pour que l'Eucharistie soit ressentie comme le cœur battant de la vie de l'Eglise*

L'Esprit Saint dans la vie de l'Eglise et du monde

La lettre encyclique *Dominum et vivificantem*, (qui est) « Seigneur (et) qui donne la vie », sur l'Esprit Saint dans la vie de l'Eglise et du monde, fut envoyée à la Pentecôte 1986. En Occident, elle répond à un appel, formulé il y a déjà plus de cent ans, à un renouvellement de l'étude et du culte pour l'Esprit Saint. Léon XIII en effet avait écrit en 1897 *Divinum illud munus*¹ ; par la suite, Pie XII avait publié en 1943 *Mystici Corporis* et Paul VI, à la suite du concile Vatican II, a confirmé l'importance de cette étude pour aujourd'hui (dans l'audience générale du 6 juin 1973 notamment). En outre, la présente lettre s'inspire d'un « héritage commun avec les Eglises orientales, qui ont conservé jalousement les richesses extraordinaires de l'enseignement des Pères sur l'Esprit Saint » (DeV 2).

Notre lettre a encore une portée missionnaire ; elle veut rejoindre une attente spirituelle contemporaine : « De cette manière, l'Eglise répond aussi à certains désirs profonds qu'elle pense lire dans le cœur des hommes d'aujourd'hui : une découverte nouvelle de Dieu dans sa réalité transcendante d'Esprit infini, tel que Jésus le présente à la Samaritaine ; le besoin de l'adorer « en esprit et en vérité » ; l'espoir de trouver en lui le secret de l'amour et la puissance d'une « création nouvelle » : oui, vraiment (il est) celui qui donne la vie » (DeV 2).

Le présent commentaire parcourra le texte à grand pas, tout en choisissant, au risque de perdre la riche complexité du document, de souligner deux thèmes récurrents : au cœur de l'appel adressé par le Verbe de Vie à la conscience humaine, l'Esprit Saint est Dieu donné comme Personne ; en outre, Consolateur, il rassemble en un seul corps, qui est l'Eglise, tous ceux qui ont

1. Le plus célèbre de ses nombreux textes sur l'Esprit Saint.

part au sacrifice du Christ. L'Esprit Saint se révèle de la sorte par le sens qu'il donne à la personne.

Les lettres encycliques du pontificat de Jean-Paul II offrent souvent, en leur première partie, la contemplation d'un passage de l'Évangile, qui sert de fondement à la méditation des chapitres suivants. Ainsi, *Veritatis Splendor* s'ouvre par le dialogue de Jésus avec l'homme riche en Mt 19; *Pastores dabo vobis* par la rencontre du Christ dans la synagogue de Nazareth en Lc 4; *Vita consecrata* par la Transfiguration, etc. Dans la présente lettre, le fondement est offert par les paroles du Christ aux Apôtres en Jn 14 à 16.

L'Esprit du Père et du Fils donné à l'Église

Dans l'Esprit, Dieu se donne comme personne à l'intime de chaque conscience humaine

Comme le confesse le Credo, le Père et le Fils sont révélés comme personnes par leurs œuvres mêmes, la création et la rédemption. Qu'en est-il pour l'Esprit ? Si le dialogue du Christ avec les siens, à la veille de la Passion, sert de fondement à la lettre, c'est que, pour la première fois, dans les paroles mêmes du Christ, et sans doute d'une façon encore cachée, mais intense, dans l'expérience même des apôtres écoutant leur Seigneur, l'Esprit Saint est révélé comme la troisième personne de la Trinité : le Père « vous donnera un autre Paraclet » (Jn 14, 16-17) ; ce que l'on peut traduire par « consolateur », « intercesseur », « défenseur ». Il vient donc en plus du Christ, le premier Paraclet, et poursuivra dans le monde l'œuvre commencée par le Sauveur : « C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part » (Jn 16, 14).

L'Ancien Testament préparait et attendait cet accomplissement de la Révélation et du Don divins au cœur d'un dialogue, dont les racines s'enfoncent — comme on le verra plus loin — jusqu'aux tout premiers temps de l'histoire humaine et qui rejoint aujourd'hui — selon une compréhension des signes des temps, que l'Esprit donne lui-même — l'ouverture vers le divin, dont il a été question dans l'introduction (DeV 2). Que cette attente actuelle puisse

agir comme une aspiration qui ne soit pas encore une rencontre avec Dieu reconnu comme Dieu, ne fait que poser de façon plus aiguë la question du rôle de l'Esprit Saint dans l'immense face à face du Dieu « toujours plus grand » et de la conscience humaine.

Le Père, le Fils et l'Esprit Saint

Mystère de la Trinité : c'est dans l'Esprit Saint comme troisième Personne, que la vie intime de Dieu, pourrait-on dire, se fait totalement Don, échange d'amour entre les Personnes divines. Et tout don fait aux créatures a sa source et sa forme en cette insondable intimité. Ainsi l'accomplissement à la Pentecôte des révélations du repas pascal, ce n'est pas d'abord la grâce d'une disposition supérieure accordée à l'homme, c'est essentiellement le mystère insondable d'une personne qui s'offre à une autre personne. La vocation humaine est de recevoir ce don gratuit, unique vraie nourriture de l'âme.

Le nouveau don que Dieu fait de lui-même éclaire le commencement

Après avoir révélé le don de l'Esprit et son fondement trinitaire, la lettre en montre le développement dans l'écriture, tel qu'il sera résumé au n° 22. C'est une loi, pourrait-on dire, de toute vie, en lien précisément avec le mystère de l'Esprit : nous avons à accueillir « un peu longtemps après » (dirait Péguy), dans l'approfondissement du mystère de la personne, ce qui a été livré dès le commencement, comme il est écrit en Genèse 1, 2 : « l'Esprit de Dieu planait sur les eaux » (cf. DeV 12). Le contemplatif le découvre ainsi, et d'abord, comme « souffle vital surnaturel », et par là osera confesser qu'il y a entre Dieu et l'homme, dès la création, le commencement d'un dialogue, qui touche déjà le secret des personnes ; ce que l'écriture affirme en parlant de l'homme comme « image et ressemblance divine » (Gn 1, 26).

Le Messie, oint de l'Esprit Saint

Le n° 22 parle ensuite de l'Esprit comme d'un « don » pour la personne du Messie et, par lui, pour tout le peuple. Car s'il y a l'abîme du péché, il y a aussi un pont, à savoir l'attente du Messie propre à l'Ancien Testament et particulièrement au chapitre 61 du prophète Isaïe, ce « cinquième Evangile », où l'on annonce que l'Esprit Saint viendra en plénitude sur le Messie promis, comme un don accordé à sa personne même. Pont entre le concept biblique de l'« esprit » entendu comme « souffle charismatique » et la révélation et promesse de l'Esprit comme Personne.

Cependant un voile demeure, car l'Esprit promis est celui du Dieu caché, toujours plus grand ; en outre, le Messie est encore à venir. Par ailleurs, apparaît déjà la croix, car la tradition prophétique révèle le Messie comme Serviteur souffrant.

Jésus de Nazareth, « manifesté » dans l'Esprit Saint

Il doit y avoir un lien entre l'appel du messianisme, son message d'un « don en plénitude fait à une personne » — que celle-ci soit individu, peuple, classe... —, et la grande énergie avec laquelle il envahit l'histoire et impose à l'agir sa loi. La tradition prophétique ne fait pas exception ; animée par la promesse du Messie, elle a développé une perception élevée de la vocation de tout être humain, en tant que recevant une mission unique.

« Recevez l'Esprit Saint »

Le n° 22 parle enfin d'un troisième temps : « à la lumière de ce que Jésus dit dans le discours après la Cène, l'Esprit Saint est révélé d'une manière nouvelle et plus ample. Il n'est pas seulement le don à la personne (à la personne du Messie), mais il est une Personne-Don ».

Le temps de l'Eglise

On l'a dit, le témoignage de l'Eglise est intimement mêlé à celui de l'Esprit ; cela sera révélé à la face du monde le jour de la

Pentecôte et encore au cours des siècles et des générations. Le Concile Vatican II est une grande manifestation du témoignage conjoint de l'Esprit et de l'Eglise. Dans les circonstances actuelles de l'histoire du salut, en sa parole adressée au monde, œuvre toute la puissance de l'Esprit comme don agissant au plus intime de chaque personne humaine.

Dieu donné comme Personne, dans une relation intime, avec ce que celle-ci a toujours d'indicible ! L'affirmation est importante, car souvent notre perception de l'œuvre de l'Esprit sera tentée de se limiter aux aspects cosmiques et prophétiques rappelés ci-dessus. Que l'Esprit soit source de consolation et d'action, cela est vrai, mais il faudra l'événement de la croix, pour que l'homme Le reçoive et Le perçoive comme Dieu lui-même se donnant à l'intime de la personne humaine, en toute vie, particulièrement en qui connaît la souffrance, et encore, par surabondance, dans le mystère de l'Eglise.

L'Esprit qui met en lumière le péché du monde (Jn 16, 7-11)

Depuis la Pentecôte

L'histoire de l'Eglise témoigne de cette œuvre de l'Esprit, qui pénètre les profondeurs de la conscience humaine et met en lumière le péché du monde. Dès le jour de la Pentecôte, Pierre révèle le refus du Christ par les Autorités du Temple : « vous l'avez pris et fait mourir... » (Ac 2, 22-24; ...); de nos jours, le concile Vatican II, par exemple en *Gaudium et Spes*, 2, dénonce les œuvres du péché dans le monde. Cette révélation de la faute est pour le salut : « Repentez-vous... » (Ac 2, 37-38). Ainsi nous est fait un double don : celui de la vérité de la conscience, en un jugement intérieur qu'elle reçoit de l'Esprit de vérité, et celui de la certitude de la rédemption et du pardon, en une consolation nouvelle venant du Paraclet.

Le regard contemplatif va au commencement

« Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37). La contemplation du *mysterium pietatis* va prendre une nouvelle

fois la mesure du débat de la conscience humaine avec le Verbe de vie, depuis le commencement.

Le péché y est révélé dans sa portée éthique, comme un acte de la volonté, comme une désobéissance à un commandement de Dieu. L'intelligence y intervenait également ; en s'efforçant de comprendre l'interdit divin : « Tu ne mangeras pas de cet arbre... », elle a acquiescé au soupçon, aux arguments du père du mensonge. La désobéissance originelle est donc un acte proprement moral, par lequel la conscience, volontairement, dit non à Dieu ou, au moins, s'éloigne de la vérité contenue dans la Parole divine.

Il faut cependant aller plus loin. L'Esprit en effet, c'est Dieu donné comme personne, pour une relation personnelle, cachée dans le mystère de la conscience et de la chair. L'homme en reçoit, si l'on peut parler ainsi, plus que la grandeur de la conscience morale, plus que la quête d'une justification, en sorte que le drame du commandement et de la désobéissance est traversé par un don qui les dépasse infiniment ; en sorte que si le mensonge, c'est d'affirmer qu'il n'y a pas de limites dans ce qui est remis au conseil de la liberté, il vise encore à affirmer qu'il n'y a pas de don, qu'il n'y a pas d'amour².

Sans que l'on puisse dire que la désobéissance de l'homme égale celle de qui est « pécheur dès l'origine » (1 Jn 3, 8), il faut cependant affirmer que tout péché de l'homme est participation au refus et à la motivation, au mensonge, du Tentateur face à l'Amour divin. Il y a donc, face à la vérité du Verbe en qui tout a été fait comme don, où Dieu lui-même veut se donner comme personne dès le commencement, et face à la vérité du Christ en sa prédication et en son offrande sur la croix, une même non-foi, un même refus d'y voir l'œuvre de l'amour, un même mensonge face à la Parole et au don de l'Esprit. Et cela, à un point tel que Dieu est montré, en une incitation constante, comme un ennemi ; ce qui apparaît dans les idéologies athées.

2. On peut illustrer quelque peu ce point, en empruntant une considération propre aux *Exercices* de saint Ignace ; à savoir que la perception mystique (dès Gn 1, 2) des profondeurs divines peut « pousser » l'homme, en quelque sorte, à aller au-delà de la problématique de l'obéissance et du commandement. Ainsi peut-on comprendre saint Ignace, quand il demande de considérer la laideur et la malice que contient en soi chaque péché commis, « même s'il n'était pas défendu » (*Ex. spirituels* 57).

L'Esprit qui transforme la souffrance en amour sauveur

La méditation franchit maintenant un seuil ; elle nous introduit au deuxième thème majeur de la lettre, au sens le plus profond de la « consolation » apportée par le « Paraclet ». Le Saint-Père s'engage d'abord sur une question disputée ; il parle, suite au refus de l'Esprit, qui est Amour et Don, d'une « histoire de la souffrance » en Dieu : dans la Genèse (6, 7), elle est révélée comme « repentir d'avoir fait l'homme » ; dans l'Évangile elle est une compassion miséricordieuse (Mt 15, 32 ; Mc 6, 34 ; 8, 2) ; dans le *mysterium pietatis*, elle renouvelle toutes choses dans le chemin de la Croix.

Quelques témoins ont éclairé ici notre méditation. Le père Camille Dumont, s.j., dans des notes inédites³, a écrit : « Dans une expérience d'homme suffisamment longue... on ne manque pas, au cours de retraites, dans des confidences privées, ou en lisant les faits divers, de constater le nombre relativement élevé de personnes consacrées à Dieu qui achèvent leur vie, disons sans plus, de manière aberrante... » Il s'inspirait, entre autres, de H.-U. von Balthasar notant dans la *Dramatique divine* : « L'impuissance dans la mort, qui est celle du Crucifié, reste la forme interne de l'existence chrétienne même la plus solide⁴. » Le père Thomas Philippe, o.p., disait que les souffrances psychiques profondes, qui apparaissent dans notre culture contemporaine, et de façon parfois extrême chez les jeunes, sont comme une provocation pour que l'Esprit se donne de façon nouvelle, au plus intime des cœurs ! Le frère Roger Schutz aime répéter : « Son Esprit habite tout, qui connaît la souffrance humaine », et le père Joseph Wrezinski a contemplé ce mystère à l'œuvre dans le cœur des pauvres.

Ainsi encore celui qui porte une maladie mortelle et se fait avec maturité, liberté et amour, soucieux et compatissant d'autrui, plus que de soi ; on est ici dans l'ordre du témoignage divin à l'intime de la personne, aussi méconnu puisse-t-il être dans le cœur de qui en porte ou en reçoit le témoignage.

Ainsi, celle qui au terme d'une vie misérable est venue mourir... paisiblement et avec amour — amour reçu et amour donné

3. Mais publiées dans ce numéro, cf. l'article suivant [NDLR].

4. Tome I, *Prolégomènes*, Paris, Lethielleux (« Le Sycomore »), 1984, p. 32.

— dans les bras des petites sœurs de Mère Teresa. Ainsi enfin dès le premier jour, le bon larron, s'apaisant dans une prière : « Souviens-toi de moi... » C'est pourquoi la petite Thérèse avait demandé à Dieu un signe de cette œuvre de l'Esprit dans le cœur du criminel Pranzini ; et celui-ci, qui avait refusé de rencontrer le prêtre jusqu'à sa montée sur l'échafaud, a demandé brusquement de baiser la croix.

Nous voici à la source d'une humanité nouvelle, où l'aspect de sacrifice peut être très présent, sans que cela soit une exigence morale supérieure réservée à une élite de saints⁵. Pilate était prophète en Jn 19, 5, quand il a montré le Christ aux grands prêtres et à la foule en disant : *ecce homo* ; il annonçait l'humanité nouvelle.

Dans tous ces cas, c'est la personne comme unique qui se révèle et agit ; il y a comme une conversion de la mémoire, dont seul « Celui qui sonde les profondeurs de Dieu » connaît le secret, sachant mieux que nous quel Amour a mû et transformé ces vies au plus intime des cœurs et donné ainsi aux pécheurs d'aimer avec la mesure de la démesure divine.

Le document pontifical médite de la sorte le verset de la lettre aux Hébreux : « Le Christ... s'est offert par un Esprit éternel... et il purifiera notre conscience des œuvres mortes... » (He 9, 14). L'Esprit est donc toujours pensé sous deux aspects, pourrait-on dire ; par Lui, le Verbe s'est incarné comme Personne dans le sein de la Vierge Marie, pour un face à face immense avec toute la création, et par Lui le Christ s'est offert par la mort sur la Croix, agissant ainsi au cœur de la misère qui étreint toute chair, comme le feu du ciel qui brûlait les offrandes offertes par les hommes dans l'Ancien Testament (Lv 9, 24 ; 1 R 18, 38 ; 2 Ch 7, 1).

Le sang qui purifie la conscience

Dans la conscience, ce centre le plus secret de l'homme, il y a un principe d'humilité face au don de Dieu (GS 16) et c'est en ce point que l'Esprit de vérité met en lumière le péché ; l'Eglise

5. C'est pourquoi, on ne peut comprendre par les seuls canons anciens le nombre élevé de canonisations proclamées par Jean-Paul II.

fera de même (cf. GS 13, 27, etc.) en dénonçant les péchés les plus déshonorants.

Mais le péché est maintenant soumis à la puissance de la Rédemption et dans la conscience agit une secrète purification. Il n'est pas jusqu'aux efforts de la conscience humaine et jusqu'au remords, cet écho dans le cœur de l'homme du regret de Dieu (cf. Gn 6, 7), traduit à l'extrême dans la douleur de la Croix, qui ne soient transformés en amour salvifique. C'est pourquoi, il faut sans cesse encourager à offrir à Dieu toutes les formes de souffrances quelles qu'elles soient, y compris celles de toutes les ruminations et remords de l'âme.

Le péché contre l'Esprit Saint

Aux citations des trois synoptiques est donnée l'explication de saint Thomas d'Aquin : le péché contre l'Esprit Saint « exclut les éléments grâce auxquels est accordée la rémission des péchés » ; c'est-à-dire l'œuvre même de l'Esprit agissant en vertu du sacrifice de la Croix ! Il ne s'agit pas d'abord de l'aveuglement et des bassesses de la vie intérieure, ni des multiples désordres des options et conduites humaines, mais d'un « refus de se tourner vers les sources de la Rédemption, ... de la « revendication du « droit » de persévérer dans le mal... » (DeV 46) ; ce que, plus loin, le n° 55 situera dans l'ordre proprement pneumatologique. C'est toujours un libre choix, perceptible dans une perte du sens de Dieu, une perte du sens du péché. Et l'Église prie pour que cette insensibilité ne croisse pas dans l'humanité, pour que l'homme et les cultures acceptent la « mise en évidence du péché, de la justice et du jugement » (Jn 16, 7-11).

L'Esprit qui donne la vie

La révélation des fils de Dieu

L'Esprit Saint agit d'une nouvelle manière dans l'histoire de l'humanité ; « la création est complétée par l'Incarnation et pénétrée dès lors par les forces de la Rédemption » et « nous rece-

vons... « un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! » » (DeV 52). Si cela est vrai « surtout en ceux qui adhèrent explicitement au Christ... », nous devons porter plus loin notre regard et avancer « vers le large », en sachant que « le vent souffle où il veut »... (c'est pourquoi) le concile Vatican II... nous rappelle que l'Esprit Saint agit aussi « à l'extérieur » du corps visible de l'Eglise⁶ » (DeV 53).

La chair et l'Esprit

C'est dans la conscience, au point le plus intime de la personne, que se joue le débat de l'ouverture ou de la résistance au Don de l'Esprit ; et en ce lieu caché de la liberté de l'homme agit l'héritage du péché et s'éprouvent les limites de notre être de chair et d'esprit. C'est pourquoi, comme en de nombreux textes de saint Paul, particulièrement en Romains 8 et Galates 5, la lettre précise : « se superposent et s'imbriquent la dimension ontologique (la chair et l'esprit), la dimension éthique (le bien et le mal moral), la dimension pneumatologique (l'action de l'Esprit Saint dans l'ordre de la grâce) » (DeV 55).

La résistance à l'Esprit Saint pèse sur toute l'histoire humaine ; elle se « concrétise, dans le contenu de la culture et de la civilisation, par les systèmes philosophiques, les idéologies, les programmes d'action et de formation des comportements humains » (DeV 56). Le matérialisme, notamment dialectique et historique, avec la position de la mort comme terme ultime de l'existence — si perceptible dans la course aux armements, le mépris de la faim des pauvres, l'avortement et l'euthanasie, le grand nombre des conflits armés et la montée du terrorisme — est particulièrement dénoncé. Mais, à nouveau, s'il faut craindre des défaillances humaines, il faut confesser que l'Esprit s'oppose à ces forces de mort, « venant au secours de notre faiblesse » (Rm 8, 26).

6. Comme dans la plupart des lettres encycliques récentes, référence est faite ici à *Gaudium et Spes* 22 : « Par son Incarnation, le Christ s'est en quelque sorte uni à tout homme. » On croit savoir que cette proposition est due à une suggestion rédactionnelle de Mgr K. Wojtyła, durant le Concile.

L'homme intérieur et la justice de He 9, 14

L'Esprit Saint « donne la vie ». Créé à l'image et à la ressemblance divine, l'homme « se trouve pleinement » dans le « don désintéressé de lui-même » (GS 24). Est donné ici un trait essentiel de l'anthropologie chrétienne ; dans la beauté et la fragilité de la chair qui sera « enlevée » (c'est le départ par la croix), se donne la personne, en toute liberté et amour (c'est la venue de la nouvelle création).

Ainsi les personnes, comme les communautés, découvrant la dimension divine de leur être, « sont en mesure de se libérer des divers déterminismes qui résultent principalement des fondements matérialistes de la pensée, de la praxis et de ses méthodes ». A notre époque, de façon particulière, structures et mécanismes dominants ont « pénétré jusqu'au cœur de l'homme, dans le sanctuaire de la conscience », et pressent sur lui, en sorte que l'« on peut dire, dans bien des cas, que les facteurs sociaux, loin de favoriser le développement et l'expansion de l'esprit humain, finissent par l'arracher à la vérité authentique de son être et de sa vie » et à « le soumettre au "Prince de ce monde" » (DeV 60).

L'Eglise, sacrement de l'union intime avec Dieu

Nous venons de suggérer le double mouvement du « départ » par la croix (Jn 16, 7) et de la « nouvelle venue » (Jn 14, 18 ; Mt 28, 20) du Seigneur (cf. encore Ac 1, 11) ; il est l'œuvre de l'Esprit et éclaire la réalité sacramentelle.

La deuxième Prière eucharistique peut le montrer, où il est dit : « Humblement nous te demandons qu'en ayant part au Corps et au Sang du Christ (au « départ par la croix ») nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps. » Ce corps (de la « nouvelle venue » du Seigneur), c'est « l'Eglise (qui est), dans le Christ, en quelque sorte, le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen, de l'union intime avec Dieu et de l'unité de toute le genre humain » (*Lumen Gentium* 1). Cette Eglise, qui est communion missionnaire — car elle poursuit, dans l'Esprit, la mission du Fils (Jn 16, 14) — est donc toute en-

tière portée, dans le « départ par la croix », par « l'œuvre d'un Esprit Eternel » (He 9, 14) ; ce qui est manifesté par excellence dans l'Eucharistie.

On peut conclure en parlant de cette dynamique sacramentelle à trois niveaux. D'abord celui du sacrement du frère : dans les vies offertes ou sacrifiées, « ayant part au Corps et au Sang du Christ », où agit un Esprit éternel, est donnée au monde l'image et la réalité la plus commune et la plus profonde de la nouvelle création : *ecce homo*. Mais ce même Esprit donne vie de surcroît à nos corps mortels (Rm 8, 11), comme nouvelle « venue », comme « avance » sur le mystère de la mort (cf. Jn 2, 4). Ainsi pouvons-nous comprendre les deux autres plans, le mystère de l'Eglise et, au sens propre, les sept sacrements, fruits de l'inépuisable « condescendance de l'Amour infini de la Trinité par lequel Dieu, Esprit invisible, se rend proche du monde visible... » (DeV 64).

✠ Jean-Marie GLORIEUX, s.j.
ul. Friedrischa Engelsa 46/4
RU-105005 Moscou, RUSSIE

L'appel du Verbe de vie à la conscience humaine atteint, dans les entretiens de la dernière Cène, un sommet et s'accomplit dans le Don de l'Esprit comme Personne. Celui-ci atteint les profondeurs de l'âme, fait naître la tradition chrétienne et, par là, nourrit la contemplation de la présence et de l'œuvre divine dans le monde, dès la Genèse. La deuxième partie traite de l'histoire concrète de ce Don ; l'Esprit fait la vérité sur l'immense débat, et le péché, de la conscience humaine face au Christ ; Il donne de surcroît d'entrer dans une mystique nouvelle, œuvre du « Paraclet », cachée dans les misères de la chair. La troisième partie évoque le combat spirituel et le mystère de l'Eglise ; c'est en eux que l'homme peut grandir, non sans des moments de désastres humains, dans l'accueil du Don de l'Esprit comme Personne.



Plaidoyer pour des justes qui ne seront jamais canonisés¹

Le père Camille Dumont disait avoir écrit ces pages à la mémoire de beaucoup de chrétiens (surtout des prêtres et religieuses) bien connus de lui et « qui sont passés par une épreuve, apparemment en pure perte, si on la regarde de l'extérieur, mais réellement en mérite de gloire, si on a une saine spiritualité du Samedi-Saint ». Il notait aussi qu'il n'avait, de cet « article », écrit que les idées essentielles. Les voici².

Proposition

L'épreuve de la dérélition peut atteindre (doit atteindre?) tous les justes, car elle fait partie du mystère chrétien. Elle n'est rien d'autre que la grâce de participer à la dérélition de Jésus.

A vue humaine, elle est une absurdité, et les témoins s'en débarrassent le plus souvent en la classant parmi les cas de folie. Dans le mystère de Dieu — encore que ce soit indémontrable ici-bas en ce qui concerne chaque cas particulier —, il y a de l'espérance que ce soit une réelle participation efficace au mystère pascal.

(N.B. Saint Ignace parle de cela très discrètement et indirectement au moins en deux endroits des *Exercices* : dans la troisième manière d'humilité, n° 167, et dans les avis pour la troisième semaine, n° 206. Mais je ne développerai pas cette référence.)

1. Le père Dumont a été formateur, préfet des études et professeur de théologie ; il est aussi le traducteur en français de H.-U. von Balthasar pour les éditions Culture et Vérité (aujourd'hui, éditions Lessius, Bruxelles), et auteur d'études savantes ; à la fin de sa vie, il a publié l'ouvrage *Esthétique et Dramatique. L'existence chrétienne*, paru dans la collection « Vie consacrée », Namur, 1997 (et toujours disponible aux éditions Lessius).

2. Nous avons fait quelques coupures, là où l'auteur citait des noms.

Narration

Dans une expérience d'homme suffisamment longue (j'écris en l'honneur de mes soixante ans de Compagnie), on ne manque pas, au cours de retraites, dans des confidences privées, ou en lisant les faits divers, de constater le nombre relativement élevé de personnes consacrées à Dieu qui achèvent leur vie, disons sans plus, de manière aberrante (je veux éviter le moindre jugement moral, car Dieu seul est juge).

Il est inutile de faire une longue énumération. Mais je n'envisage ici que des personnes que j'ai connues au moins indirectement. Pour simplifier, je ferai le classement suivant, allant sans doute du plus dramatique au plus ordinaire.

- a. Quelques cas de prêtres qui se suicident, ou qui ont fait une tentative de ce genre, ou qui se sont laissés mourir dans une attitude que l'on peut appeler suicidaire.
- b. Les personnes dévouées à Dieu qui, pour des raisons accidentelles ou psychologiques, ont passé des années de leur vie dans l'état apparent de vie végétative, ou dans l'hypocondrie totale, la scrupulosité démentielle, ou encore dans l'éthylisme insurmontable qui les a conduits à la mort.
- c. Si nous entrons ensuite dans le plus intime des cœurs, nous connaissons par de sombres confidences les âmes qui se désespèrent :
 - soit intellectuellement, en n'ayant plus aucun appui conscient sur des données sûres de la foi, et critiquant toute détermination objective venant du magistère ou des supérieurs ;
 - soit moralement, en reconnaissant n'être jamais sortis de certains désordres affectifs ou, ce qui est bien plus lourd, qui portent la honte d'avoir été sanctionnés par la justice pour atteinte à la pudeur ou autre délit.
- d. Enfin le simple dégoût de vivre, allant de la traditionnelle *acedia*, qui est une réelle perte de substance morale, à ce sentiment creux de n'avoir jamais servi à rien. Comme me disait un Père grave (j'avais alors trente-deux ans, l'année après mon ordination), nous prêchotons, nous confessotons... pure désolation en retour sur notre passé rempli de limites !

Argumentation (A) : approche de la problématique

- a. Les cas auxquels je fais allusion ne sont pas de pures exceptions, à considérer comme autant d'anomalies toujours possibles en psychologie humaine, où des ratés se rencontrent inévitablement. Certes, il ne faut pas en grossir le nombre ; mais ils sont assez fréquents, proportionnellement aux rencontres que nous faisons dans notre vie apostolique, pour qu'on les considère comme une épreuve réelle inhérente à notre vocation.
- b. En effet, il est impossible de liquider le problème en disant : ces personnes n'avaient pas de vocation authentique à la vie sacerdotale ou religieuse, d'ailleurs, le plus souvent, on pouvait déjà discerner, à l'origine, des prédispositions à telle ou telle forme de psychose (remarquer que l'on dit toujours cela après coup !). On accorde qu'il faut le plus grand discernement pour accepter quelqu'un aux Ordres ; de nos jours, une plus grande rigueur s'impose encore davantage. Mais qui résisterait au jugement des psychanalystes, s'il fallait se présenter vierge de toute prédisposition négative ? Seuls Jésus et Marie (peut-être Joseph et Jean Baptiste) ont été des tempéraments intacts (exempts de concupiscence), non par inertie devant toute réaction contraire, mais par sublimation toujours d'avance réalisée de chaque mouvement de l'instinctivité humaine.
- c. On n'a pas le droit non plus de mettre en cause les supérieurs qui, soi-disant, auraient dû réagir à temps aux premières incartades. Le slogan facile : « Il n'y avait qu'à » intervenir quand il fallait est parfaitement vain.
- d. Chose curieuse, autant nous sommes d'habitude lâchement condescendant pour les cas-limites (suicides, maladies mentales, cf. a et b ci-dessus), autant nous sommes durs pour les cas plus courants qui affectent le comportement social (cf. c et d). Nous nous débarrassons vite des premiers en les traitant de fous ; en revanche, nous critiquons sévèrement et méprisons ceux qui n'arrivent pas à sortir de leur atonie spirituelle et deviennent par là un poids pour les autres. (Mais n'avons-nous pas, à ce sujet, été mal formés, car on nous a toujours fait regarder cette *acedia* comme le résultat d'une attitude entièrement consentie et donc imputable à la personne en question. Mais est-ce si vrai ? Com-

- bien de religieux n'ont-ils pas subi l'échec, le sentiment d'être rejeté par les autres, sans compter les purs complexes d'infériorité que l'on n'a pu surmonter avec la meilleure volonté du monde ?)
- e. Il faut concéder que, dans certaines circonstances exceptionnelles, ces états sont prédestinés par le Seigneur, en vue d'un cheminement spirituel héroïque. C'est sans doute le cas du père Surin (vingt ans de gestes désordonnés), ou de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face (vivant une forme d'athéisme). Mais il est difficile, même impossible, de généraliser cette grâce à tous les cas que nous avons connus. Mieux vaut y voir une sorte de loi fondamentale de nos pauvres vies reprises, par pure miséricorde, dans le mystère pascal de Jésus. Ceci mène à la proposition suivante.

Argumentation (B) : approche d'une solution. La dramatique de l'existence chrétienne

- a. Il faut, d'un mot, rejeter les solutions purement humaines. Celles d'un certain structuralisme, par exemple, pour lequel « la folie laisse apparaître une profondeur qui donne tout son sens à la liberté de l'homme » (Michel FOUCAULT, cité par BALTHASAR, *Dramatique divine* I (DD), Paris, Lethielleux, 1984, p. 35, note).
- b. Mais, dans la ligne positive de Balthasar, on rappellera que « l'impuissance dans la mort, qui est celle du Crucifié, reste la forme interne de l'existence chrétienne même la plus solide » (DD I, p. 32).
Et l'origine radicale de cette impuissance (qui parfois se manifeste dans le physique) réside dans « l'énorme tension entre l'investiture d'une mission absolue et la désappropriation immédiatement consécutive par laquelle on entre dans la fonction correspondant à cette mission. Car la fonction doit s'accomplir au sein d'une structure qui dépasse le sujet, qui aide à le constituer et exige tout de lui en l'interpellant : et cette structure est l'Eglise » (*ibid.*, p. 37).
- c. En termes plus simples : toutes ces vocations apparemment ratées, dont je parlais, sont parfaitement authentiques ; seul le corps humain et la psychologie qui en dépend s'est trouvée

disloquée par la tension excessive. Il n'y a là ni péché, ni aberration, mais symbolique continuée de la kénose du Verbe.

- d. Mais ceci pose une question difficile : serons-nous tous obligatoirement victimes de cette désappropriation en apparence totalement aliénante ? est-ce une loi universelle de la vocation du chrétien ? (d'autres demandent : ne serait-ce pas cela le purgatoire ?... Mais je n'aborderai pas cette question insoluble).

Directives tropologiques pour la direction spirituelle

- a. Il est certain que nous avons tous à vivre, d'une manière ou d'une autre, notre Samedi saint. Mais Dieu seul en connaît la forme personnelle pour chacun. Il y a là un acte de prédestination.

- b. La seule chose que nous pouvons faire d'avance est de persévérer humblement, et sans poser de question, dans le *Sume et suscipe* des *Exercices*.

Si nous entrons dans cet état d'impuissance, nous n'avons pas à le thématiser. Mon expérience personnelle ne peut jamais servir de modèle à d'autres : celle de Jésus seule est normative.

[Nous omettons quelques lignes, NDLR]

- c. Suivant le conseil d'or de saint Ignace : « en temps de désolation, il ne faut jamais apporter de changement... dans le propos et détermination... » (ES 318).

- d. Il faut surtout se taire, comme a fait Jésus. Ce n'est pas le moment de se demander publiquement si je suis encore jésuite, ou si j'ai des raisons de ne plus l'être. On n'est pas, à ce moment, en état de faire un discernement valable. Mais il faut s'en remettre, dans la nudité totale de l'esprit et du discours, au jugement du Supérieur majeur, seul habilité à reconnaître la situation dans laquelle on se trouve.

Et si je veux crier mon état, ce n'est pas vers le pape ou vers mes amis, c'est vers Dieu : c'est pour cela qu'il existe, dans la Bible, tant de psaumes de désolation. Ces psaumes nous paraissent étranges dans nos jours normaux, et on est tenté de les omettre. Ils viennent parfaitement à point dans la situation que je décris.

- e. Si je devais maintenant suggérer une discipline positive de vie qui soit praticable *in casu*, je dirais ceci (et je demande par avance qu'un frère dévoué me l'applique à moi, le moment venu).
1. Il faut que le « patient » vive dans la beauté, signe de la Gloire divine (en particulier d'abord, tirer un certain nombre de nos Pères des tanières où ils vivent, qui sont autant de refus d'épanouissement vital que de refuges de toutes nos paresse).
Le premier principe de la spiritualité en cet état est de s'organiser en quatrième semaine : même dans la nuit, Dieu est grand, la création est belle. Le visage de Dieu me ravit, et je commence à voir sa beauté dans la « figure sans figure » du Crucifié.
D'où l'importance que nos maisons soient claires, ornées de tableaux, que la musique y soit possible sans assourdir les voisins, qu'il y ait plein de fleurs...
 2. Mais, comme la quatrième semaine est eschatologique (le contraire donc d'un esthétisme romantique), il faut qu'à tout moment soit mémorialisée la temporalité du Christ. Cela se fera par les sacrements. Dans cette perspective, le plus simple est de revenir à la première semaine (car trop souvent d'ailleurs il est devenu impossible d'entrer encore dans les mystères de la deuxième et de la troisième). Pénitence donc et Eucharistie.
 3. Pénitence. Il faut qu'un confesseur absolve fréquemment, mais sans demander d'autre aveu que de dire : je suis ce pécheur qui se confie à l'amour. Pour toutes sortes de raisons, que l'on ne peut détailler ici, on doit revoir la discipline générale de l'aveu en ce qui concerne les personnes dont il est question ici (principalement tenant compte de la faiblesse psychologique et de la tendance au scrupule). En toute hypothèse, même dans l'état de semi-conscience, l'absolution sacramentelle est l'expression eschatologique de la paix.
 4. Eucharistie. Il faut vivre dans la temporalité eucharistique (pas forcément en célébrant ni même en communiant, mais en étant présent à toute mémorialisation du mystère : messe, tabernacle). Je comprends très bien le P. Untel qui se faisait conduire dans sa chaise roulante à toutes les messes célébrées (dans sa communauté).

Pour complément, recevoir, chaque année au moins, l'onction des malades (je ne développe pas la théologie de ce sacrement tout à fait adapté en la circonstance).

Bref, même si l'on n'a plus du tout envie de « pratiquer » effectivement, il faut qu'un autre me plonge d'office dans la « structure » ecclésiale, non pas malgré moi bien sûr, mais en me commandant d'accepter par obéissance : c'est peut-être alors la première fois de sa vie que le jésuite met en pratique la fameuse obéissance aveugle, à propos de laquelle on a dit tant de bêtises.

Péroration

Pour achever dans le style pathétique, je propose l'anecdote suivante.

Durant plus d'un an j'ai visité, tous les quinze jours à [tel endroit], l'ancien doyen de X devenu tout à fait inconscient, séquelles lointaines d'un accident de voiture. Au début, je célébrais la messe avec lui, mais j'ai dû y renoncer devant l'incongruité de ses gestes. Je passais simplement un quart d'heure, donnant quelques nouvelles et priant un peu tout haut, sans d'ailleurs savoir quel était l'état de conscience de mon vis-à-vis. La religieuse qui le conduisait tous les jours suivre la messe à la chapelle se scandalisait de le voir bavant durant toute la célébration. J'ai dû convertir cette Sœur, lui expliquant, en mon meilleur flamand, que des saints de son pays avaient parlé de la nuit de la *verlatenheid* et que c'était là un don de Dieu à respecter. Même sa mort a été dans la solitude totale : mon instinct ne m'a pas guidé au bon moment, car je venais de le quitter lorsqu'une demi-heure plus tard, on m'annonçait son décès. Telles sont les épreuves des justes devant Dieu.

✍️ (†) Camille DUMONT, S.J.



L'annonce à Joseph et la vocation de la famille humaine

Le contexte (Mt 1, 1-2, 23) : l'engendrement du Christ Jésus, dessein de Dieu sur l'humanité

« Or Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de qui fut engendré Jésus, qui est dit Christ. (...) Or de Jésus, Christ, ainsi fut la genèse » (1, 16.18). Le récit relatif à Joseph poursuit le « livre de la genèse de Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham » (1, 1) ; il s'achève sur la confession du nom : « il appela son nom Jésus » (1, 25). De cette nomination, Joseph reçut la mission de la part de Dieu : « (l')ange du Seigneur lui apparut en songe » (1, 20). L'ange interpelle Joseph par le titre que doit recevoir le fils de Marie : « fils de David » ; il conclut son message : « tu appelleras son nom Jésus » (1, 21). L'ensemble des versets 1, 1-17 souligne l'accomplissement (v. 17) des générations, de l'histoire, par Jésus Christ, le Messie attendu par son peuple ; l'ensemble 1, 18-25 montre comment ce même Jésus, engendré de Marie (v. 16-25), a été nommé et introduit dans la lignée des générations grâce à Joseph.

Cependant, la continuité des générations est frappée de discontinuité, là même où lui a été conféré l'accomplissement. Si « Jacob engendra Joseph », celui-ci est « l'époux de Marie, de qui fut engendré Jésus » (1, 16). Alors que Marie « était fiancée à Joseph, avant qu'ils ne viennent (à vivre) ensemble, elle fut trouvée enceinte de (par) l'Esprit Saint » (1, 18). La responsabilité de Joseph envers le nom et la lignée davidique de Jésus va de pair avec sa responsabilité à l'égard de Marie, son épouse, la mère de l'enfant. L'annonce de l'ange concerne l'un et l'autre engagement.

L'ensemble des versets 1, 18-25 ne dépend pas seulement de celui qui le précède ; il est également relié au chapitre 2, 1-23. Au début de celui-ci : « Jésus était engendré à Bethléem de la Judée » (2, 1) ; à la fin : « Nazaréen il sera appelé » (2, 23). D'une part, Jérusalem

salem déjà se profile : guidés par l'astre, les mages y parlent du « roi des Juifs qui fut enfanté » (2, 2) et y reçoivent l'enseignement de l'Écriture (Mi 5 et 2 Sm 5, 2) à son propos (cf. 2, 6). D'autre part, le passage de Bethléem à Nazareth (cf. 2, 22) comprend la fuite « vers l'Égypte » (2, 13) et la venue « vers la terre d'Israël » (2, 20). L'ensemble 2, 1-12 décrit la recherche et la rencontre de l'enfant Jésus par des sages païens, à travers le trouble du roi Hérode et de « tout Jérusalem avec lui » (2, 3). L'ensemble 2, 13-23 fait reconnaître l'exode d'Israël dans l'itinéraire de l'enfant Jésus, accomplissement de « ce qui fut dit par le Seigneur (selon) le prophète disant : D'Égypte j'ai appelé mon fils (Os 11, 1) » (2, 15).

Typique du peuple de Dieu, l'exode ici relaté évoque aussi les nations païennes : entré en Israël (2, 21) selon l'ordre de l'ange du Seigneur apparu en songe (2, 20), Joseph, « informé en songe, se retira vers les territoires de la Galilée » (2, 22) — que l'évangéliste Matthieu, à la suite d'Isaïe (Is 8, 23-9, 1), nommera « Galilée des Nations » (4, 15). Joseph y vint habiter « une ville dite Nazareth, en vue que s'accomplît ce qui fut dit par les prophètes (au sujet de Jésus) : Nazaréen il sera appelé » (2, 23). Matthieu rapproche le mot « Nazaréen » ou (« Nazôréen ») de Nazareth (cf. 26, 7) : évoque-t-il un surnom donné par les Juifs aux premiers chrétiens, ou bien les « naziréens » consacrés à Dieu (cf. Nb 6, 2) ? On ne trouve dans la lettre de l'Écriture aucune référence précise à cette appellation. L'évangéliste semble d'ailleurs attribuer celle-ci à tous les prophètes. Si des réalités que rapporte l'Écriture annoncent et promettent le Christ Jésus, c'est lui-même, par sa venue dans l'histoire, qui rassemble et ordonne celle-ci à lui. Matthieu résume « la vie cachée de Jésus à Nazareth avec Marie et Joseph » en disant d'elle qu'elle accomplit l'Écriture prophétique.

Enchâssés dans le récit des mages (cf. 2, 1-12 et 2, 16-18), les deux sections 2, 13-15 et 2, 19-23 concernent, comme la section 1, 18-25, Joseph dans sa relation à Marie et à Jésus — très exactement : au « petit-enfant et (à) sa mère » (2, 13.14.20.21). Les trois sections rapportent que « l'ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph » (1, 20 ; 2, 13 ; 2, 19). L'évangéliste signale l'accomplissement d'une parole prophétique en la référant, soit au message de l'ange à Joseph (cf. 1, 22-23), soit à la mission que Joseph a rempli conformément à la demande adressée (2, 15 et 2, 23).

La section *I*, 18-25 évoque, quant au genre littéraire, diverses annonces de naissance que comprend l'Écriture (cf. Gn 18, 9-15; Jg 13, 2-7; 1 Sm 1, 9-18; Is 7, 13-17). Selon des ordonnances variées, ces annonces comportent les données suivantes : l'intervention de Dieu, fréquemment signifiée par l'apparition d'un ange ; une appellation qui souligne à quel titre la personne est visitée ; un obstacle à surmonter, généralement la stérilité d'une femme ; un signe donné comme gage de l'accomplissement qui vient d'être annoncé ; des précisions sur le nom et l'avenir de l'enfant¹. Le trouble de la personne visitée, la question qu'elle pose sur l'annonce, ne sont pas mentionnés par saint Matthieu au sujet de Joseph ; saint Luc en parle, de façon distincte à propos de Zacharie et de Marie (Lc 1, 11-22 et 26-38).

Quels furent le message de l'ange, la mission de Joseph, selon *I*, 18-25 ?

Un commentaire de Mt 1, 18-25 : la mission de Joseph, annoncée par l'ange du Seigneur.

« Or, de Jésus Christ, ainsi fut la genèse. Comme sa mère Marie était fiancée à Joseph, avant qu'ils ne viennent (à vivre) ensemble, elle fut trouvée enceinte de (par) l'Esprit Saint » (*I*, 18). Selon certains exégètes, la situation que rapporte l'évangéliste est connue de Joseph avant qu'il ne reçoive le message de l'ange. Celui-ci lui dirait de ne pas se fixer dans la juste crainte devant l'action de Dieu, de l'Esprit Saint à l'égard de Marie (cf. 1, 20). En effet, Joseph est « juste » (*I*, 19) : il a décidé d'écarter de lui celle qui est devenue (et est ainsi dénommée en *I*, 18) la mère de Jésus.

Une telle interprétation entend souligner un aspect capital de l'intervention de l'ange : le dessein de Dieu est l'union conjugale de Marie et de Joseph en faveur de Jésus et pour son insertion dans les générations issues de David, issues d'Abraham. Cependant, si la conception de Jésus par Marie est une action de Dieu, comment Joseph en aurait-il pris connaissance sinon par

1. Voir J. RADERMAKERS, *Au fil de l'évangile selon saint Matthieu*, tome 2, Bruxelles, Institut d'études théologiques (IET), 1972, p. 34. Nous utilisons la traduction littérale du texte évangélique que propose le tome 1 de l'ouvrage.

une action du seul et même Dieu ? Et si Matthieu relate, au début de l'évangile, que « l'ange du Seigneur » (1, 20) fait connaître à Joseph le projet divin, comment le message ne comporterait-il pas l'origine de la conception ?

L'affirmation brève et précise de 1, 18 ne décrit pas l'état des connaissances de Joseph avant l'apparition de l'ange ; elle est destinée aux lecteurs de l'évangile. Ceux-ci, d'abord enseignés par saint Matthieu sur l'action de Dieu dans la succession des générations jusqu'à Joseph et la maternité de Marie, deviennent les témoins, avec l'évangéliste, du fondement de leur foi commune : l'annonce à Joseph par l'ange du Seigneur. Un procédé littéraire semblable est employé par saint Luc dans son évangile. Les lecteurs savent d'emblée que Jésus ressuscité accompagne les deux disciples vers Emmaüs, alors que ceux-ci l'ignorent encore (cf. Lc 20, 15-16). Le récit développe alors l'initiation des uns et des autres à la foi pascale de l'Eglise (cf. Lc 20, 13-35). Par ailleurs, les lecteurs n'entendent pas les explications détaillées de Jésus aux deux disciples à partir des Ecritures (cf. Lc 20, 27) ; l'intelligence de l'Ecriture selon le Seigneur ressuscité n'est pas la lettre de celle-ci ; elle est l'œuvre de l'Esprit Saint à chaque moment de l'histoire humaine.

Ainsi Matthieu, avant de relater l'annonce de l'ange à Joseph, nous prévient-il de ce qui, en elle, doit nous disposer à l'accueillir comme étant de Dieu. Puis il rapporte une disposition de Joseph lui-même, ainsi qu'une décision à l'égard de Marie : « Or Joseph, son époux, étant juste, et ne voulant pas la dénoncer publiquement, décida de la répudier à l'insu des gens » (1, 19). Joseph est juste : il s'en remet exclusivement au jugement, à la justice de Dieu, et pour Marie, et pour lui, séparément et secrètement. Sommes-nous enclins à deviner, à imaginer, à supputer les réactions et désarrois possibles de Joseph devant ce qu'il a constaté chez son épouse « trouvée enceinte » (cf. 1, 18) ? L'évangéliste nous avertit de la justice de Joseph qui a disposé celui-ci, et doit disposer les lecteurs, à recevoir le jugement qui vient de Dieu.

« Or comme (Joseph) formait ce dessein, voici (que l')ange du Seigneur lui apparut en songe... » (1, 20). La dénomination du messager — l'ange du Seigneur — n'évoque guère les figures

multiples de la cour céleste, mais signifie une intervention directe de Dieu même. (Luc, pour l'annonce de la naissance de Jésus aux bergers, mentionne « l'ange du Seigneur » puis « une troupe nombreuse de l'armée céleste » avec lui ; cf. Lc 2, 9 et 13.) Le « songe » n'est pas l'auteur du message reçu, mais l'ange du Seigneur, qui y apparaît à Joseph. Les songes évoquent sans doute un autre Joseph (cf. Gn 37, 5-9), fils d'un autre Jacob (cf. Mt 1, 2 et 16) ; c'est son frère Juda qui est inscrit en 1, 3.

L'ange du Seigneur interpelle Joseph en lui rappelant sa filiation davidique. Il lui révèle ensuite sa relation à Marie et à son fils, et lui donne sa mission : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre auprès (de toi) Marie, ta femme, car ce qui fut engendré en elle est de (par) l'Esprit Saint ; (or) elle enfantera un fils et tu appelleras son nom Jésus, car lui sauvera son peuple de ses péchés » (1, 20-21). Certes, la traduction, voire l'intonation donnée à cette phrase dépend de l'opinion sur l'ignorance ou non, chez Joseph, de la conception « de par l'Esprit Saint ». En tout cas, le dessein de Dieu est révélé dans son unité : cet engendrement en Marie de par l'Esprit Saint implique, entraîne que Joseph prenne chez lui son épouse, la mère de l'enfant qui sera « un fils » et à qui il donnera son nom, « Jésus ». « De par l'Esprit Saint (*ek pneumatos hagiou*) » ne signifie ni un partage ni une émanation de l'Esprit, mais une action unique et souveraine de Dieu (cf. 3, 11). Le nom, traditionnellement, désigne la personne selon son activité, son service de Dieu. L'ange explique le nom de Jésus (« Dieu sauve ») ; il sauvera son peuple, non des oppresseurs étrangers ou des chefs corrompus, mais de ses péchés. Cette annonce ne comporte aucune prédiction sur la façon dont Jésus opérera un tel salut. Mais, brève, elle est surtout précise sur le salut lui-même et son auteur. Matthieu applique le terme de Sauveur à Jésus seulement dans ce passage de l'évangile. Il réfère ensuite ses lecteurs à une autre appellation, l'Emmanuel, et à sa signification.

« Or tout ceci est arrivé afin que s'accomplît ce qui fut dit par le Seigneur, par le prophète disant : Voici, la Vierge sera enceinte et enfantera un fils et ils appelleront son nom Emmanuel (Is 7, 14), ce qui est traduit Dieu avec nous (cf. Is 8, 8) » (1, 22). Quoique le terme « vierge » (*parthenos*), selon la Septante, pourrait signi-

fier encore « jeune femme » (*alma*) comme le terme hébreu, Matthieu lui donne une valeur unique, en correspondance avec l'ensemble de 1, 18-25. De surcroît, tout ce qui fut relaté dans cet ensemble est confirmé comme étant l'accomplissement de la parole du Seigneur selon la prophétie d'Isaïe. Emmanuel se traduit « Dieu avec nous ». « Ils l'appelleront » Emmanuel n'est pas une citation d'Isaïe. Elle évoque peut-être la confession de Marie et de Joseph que, progressivement, prononceront les disciples du Christ. L'évangile de saint Matthieu s'achève sur cette nomination. Le Seigneur Jésus, ressuscité, la dit de lui-même : « et voici, moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle » (28, 20).

L'ange du Seigneur apparut en songe. « Or Joseph, se réveillant du sommeil, fit comme lui avait prescrit l'ange du Seigneur, et il prit auprès (de lui) sa femme, et il ne la connaissait pas jusqu'au (moment) où elle enfanta un fils, et il appela son nom Jésus » (1, 24-25). Aucune parole venant de Joseph n'est relatée par l'évangéliste, mais bien l'obéissance complète et immédiate à l'intervention de Dieu. Joseph ne « connut » pas son épouse autrement que dans sa virginité (Matthieu rend compte ici de sa compréhension du terme *parthenos* en Is 7, 14). L'union de Marie et de Joseph est toute vouée à l'enfantement du fils conçu par l'Esprit Saint et à son appellation, Jésus (qui achève le récit de 1, 18-25).

La figure de Joseph dans la Tradition chrétienne

Saint Hilaire (315-368), évêque de Poitiers, montre en Joseph le type des apôtres, porteurs du Christ aux païens :

Hérode étant mort, Joseph est averti par l'Ange de revenir en Judée avec l'enfant et sa mère (Mt 2, 20). A son retour, apprenant qu'Archélaüs avait succédé à son père Hérode, il craignit d'y aller (Mt 2, 21) ; il fut averti [...] de passer en Galilée et de demeurer à Nazareth, ville de son pays. On lui ordonne donc de revenir en Judée, mais à son retour, il craint.

Et alors, renseigné par songe, il reçoit l'ordre de passer dans le pays des Gentils [...].

En réalité, une raison typologique se cache ici : Joseph représente les apôtres à qui la protection et la diffusion du Christ est confiée. [...] Avertis en songe, c'est-à-dire voyant l'effusion de l'Esprit sur les Gentils, c'est à ces derniers qu'ils passent le Christ, d'abord envoyé à la Judée, mais destiné à être la vie et le salut des Gentils.

Saint Ambroise (333-397) évoque, à la suite d'Hilaire, Joseph comme figure de Dieu le Père, céleste artisan :

Il ne semble pas hors de notre propos d'expliquer maintenant pourquoi (Jésus) a voulu avoir pour père un artisan. Par cette figure, en effet, il démontre que son vrai Père n'est autre que l'Artisan de toutes choses, celui qui a fondé le monde selon ce qui est écrit : Au commencement Dieu fit le ciel et la terre (Gn 1, 1).

L'évangéliste Matthieu, souligne saint Jean Chrysostome (344-398), réfère son témoignage sur la conception de Jésus à l'annonce que Joseph reçut de l'ange (Mt 1, 18-25) :

Après avoir dit que cette conception était l'œuvre du Saint-Esprit, l'évangéliste confirme son assertion. Pour qu'on ne l'accuse point d'avoir inventé ces circonstances en vue d'être agréable à son Maître, il introduit Joseph, qui prouve la vérité de cet événement par la souffrance morale qu'il en a soufferte. C'est comme s'il disait : « Mon témoignage vous paraît-il suspect ? Rapportez-vous à celui de cet homme qui était son époux, car il était juste. Juste, ici, veut dire parfait en toute vertu. Joseph donc étant juste, ce qui signifie tout rempli de modération et de bonté, voulut la renvoyer dans le secret. L'Évangile fait savoir les pensées de ce saint homme, avant qu'il connût ce mystère, afin que nous ne doutions pas nous-mêmes de ce qui se passa quand il l'eut connu. »

Saint Augustin (354-430) aime à répéter comment Jésus est reçu comme un fils par Joseph, l'époux de Marie :

De même qu'il y avait entre Marie et Joseph un véritable mariage, sans que la convoitise n'y eût aucune part, pourquoi le fils que la virginité de Marie a produit ne serait-il pas reçu comme un fils par le chaste Joseph ? Il est chaste mari comme elle est chaste épouse ; pourquoi ne serait-il point père, tout vierge qu'il est, de même que Marie a mérité d'être mère, sans cesser d'être vierge ? [...] Joseph réalisait bien plus parfaitement dans son cœur ce que d'autres désirent accomplir d'une manière charnelle.

La dévotion à l'égard de Joseph doit beaucoup à saint Bernard (1090-1153). Selon lui, Joseph avait connu l'éminente dignité de Marie, et c'est pourquoi il voulut la renvoyer. Mais l'ange l'éclaira à ce propos. A supposer, au contraire, que Joseph ait douté de la dignité de son épouse, le message du ciel eût été également nécessaire. Celui-ci concerne leurs épousailles et la conception de Jésus :

Pourquoi voulut-il la renvoyer ? Ecoutez ici encore non mon sentiment, mais celui des Pères. La raison pour laquelle Joseph voulut renvoyer Marie est celle qu'invoquait Pierre lui-même pour écarter de soi le Seigneur : « Retire-toi de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur », comme aussi le centurion pour l'éloigner de sa maison : « Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ». Ainsi en était-il de Joseph qui, se jugeant lui aussi indigne et pécheur, se disait à part soi : « Elle est si parfaite et si grande que je ne mérite pas qu'elle m'accorde plus longtemps le partage de son intimité ; sa dignité étonnante me dépasse et m'effraie. » Il s'apercevait, avec un religieux effroi, qu'elle portait le signe très net d'une divine présence et, comme il ne pouvait pénétrer le mystère, il voulait la renvoyer.

Quelqu'un peut penser différemment et soutenir que Joseph eut des soupçons ordinaires à tout homme, mais

comme il était droit, il refusa évidemment d'habiter avec une personne suspecte ; toutefois comme il était bon, il s'abstint de l'exposer au déshonneur malgré ses soupçons, et voilà pourquoi il décida de l'éloigner secrètement. Ma réponse est brève : même dans ce cas, ce doute de Joseph était nécessaire puisqu'il nous a valu la certitude apportée par une réponse du ciel. Voici exactement ce qui est écrit : « Or, tandis qu'il formait ce dessein (à savoir, le discret renvoi de Marie), un ange se montra à lui en songe et dit : Joseph, fils de David, n'aie pas peur de prendre chez toi Marie pour épouse, car ce qui en elle est né, vient de l'Esprit Saint » (Mt 1, 20).

Autre opinion, autre style chez le pseudo-Bonaventure (xiii^e s.). L'auteur met en scène doutes et tourments de Joseph et de Marie avant le message de l'ange à Joseph ; des exhortations à la confiance en Dieu scandent le récit :

Joseph considérait donc de temps à autre l'état de son épouse ; et il s'attristait, se troublait, et lui laissait voir sur son visage l'anxiété qui l'agitait. Il détournait même les yeux de dessus elle, comme si elle eut été coupable. Vous voyez comment Dieu permet que les siens soient en proie aux tribulations et qu'ils soient tentés, pour augmenter l'éclat de leur couronne. Or Joseph songeait à renvoyer son épouse, en secret, et l'on peut dire qu'à cette occasion son éloge est écrit dans l'Évangile ; car il y est dit qu'il « était un homme juste », et, en effet, sa vertu était grande. [...]

Mais, de son côté, la Vierge ne passa pas ce temps sans avoir sa part de tribulation : elle considérait Joseph, reconnaissant son anxiété, et elle en éprouvait une inquiétude profonde ; cependant elle se taisait avec humilité et cachait le don de Dieu. [...]

Vous voyez combien grands étaient la tribulation et le tourment de ces époux. Mais le Seigneur vint au secours de l'un et de l'autre. Il envoya donc son ange dire en songe à Joseph que son épouse avait conçu par l'opération de l'Esprit Saint, et qu'il pouvait demeurer avec elle sans

crainte et avec joie. Aussitôt la tribulation cessa et fit place à une consolation ineffable. Ainsi nous arriverait-il si, dans les épreuves, nous savions conserver la patience, car Dieu, après la tempête, ramène la tranquillité. Vous ne devez point douter que, si Dieu permet que l'affliction se fasse sentir aux siens, ce ne soit pour leur avantage².

La conception virginale et la lignée davidique du Christ Jésus

La confession du mystère du Christ impose-t-elle l'affirmation de sa conception virginale ? Au contraire, celle-ci n'est-elle qu'une façon d'exprimer, dans la première tradition chrétienne, l'objet essentiel de la foi ? On parlera, dans ce dernier cas, d'un *theologoumenon*, d'une opinion théologique illustrant, sans plus, la réalité de la venue du Seigneur parmi nous, de sa mort et de sa résurrection salvatrices.

Il convient, justement, de réfléchir à la relation entre la naissance et la résurrection du Sauveur. Le « premier-né d'entre les morts » est tout d'abord et identiquement, selon Paul, le « premier-né de toutes les créatures » (Col 15, 18). Luc désigne le « fils premier-né » ; Matthieu, le « fils ». Le « livre de la Genèse » au début de son évangile enseigne la conception de Jésus de par l'Esprit Saint ; le « livre de la Genèse » au début des Ecritures relate la prévenance de l'Esprit, l'action souveraine de Dieu, sur les origines. Ces origines sont les nôtres. Les puissances du péché et de la mort font perdre et oublier leur relation à Dieu. Le Seigneur Jésus rend et rappelle nos origines. Tel il est à sa résurrection, tel il est dans son incarnation : le Fils unique de Dieu engendré du Père.

Jésus peut-il avoir un père humain, être conçu à partir d'une initiative virile ? La réponse de Karl Barth est bien menée : « L'homme Jésus n'a pas de père. Sa conception ne relève pas de

2. Voir *Les plus beaux textes sur saint Joseph*, présentés par Mgr Villepelet, La Colombe, Paris, 1959, p. 22-38.

la loi commune. Son existence commence avec la libre décision de Dieu lui-même. Elle procède de la liberté qui caractérise l'unité du Père et du Fils, liés par l'Amour, c'est-à-dire par le Saint-Esprit. C'est là le domaine de la liberté de Dieu, et c'est de cette liberté de Dieu que procède l'existence de l'homme Jésus Christ³. »

En même temps, l'initiative de Dieu s'inscrit dans l'histoire humaine et en sa faveur ; lui-même guide son peuple, au long des générations, jusqu'à sa venue — Jésus, Emmanuel. L'évangile selon saint Matthieu montre la mission unique de Joseph à ce propos : donner au fils conçu de par l'Esprit Saint son histoire humaine, son nom d'homme, sa famille. Joseph prend chez lui son épouse, Marie, après qu'elle eut conçu l'enfant dont il protégera la naissance et la croissance.

Dieu guide son peuple au long des générations afin qu'il soit fécond d'œuvres saintes, jusqu'à y compris sa propre venue. Dans son mariage avec Joseph, Marie, comblée de grâce (Lc 1, 28), devient la mère de Jésus et en même temps la vierge bénie. La conception et l'enfantement de l'Emmanuel accomplissent la fécondité humaine, maternelle, dès lors que Marie ordonne, subordonne entièrement, virginalement celle-ci à Dieu, son principe et auteur, pour tous les temps et dans l'éternité.

La vocation de la famille humaine

Comment la foi chrétienne dans la conception virginale du Christ Jésus peut-elle correspondre à ce que nous apprennent les sciences (notamment la biologie) sur la vie humaine et ses divers développements (par exemple psychiques) ?

D'une part, la création et notre rédemption dans le Christ (par son incarnation et son mystère pascal) sont des actes de Dieu, qui, comme tels, surplombent nos sciences. Celles-ci s'élaborent à l'intérieur de l'univers et de l'histoire dont elles dépendent, dont elles visent toujours, et l'origine (la création), et le terme (la résurrection), sans jamais les atteindre.

3. K. BARTH, *Esquisse d'une dogmatique*, Foi vivante 80, Neuchâtel-Paris, 1968, p. 96.

D'autre part, Dieu agit en faveur des hommes qui, de la création à la rédemption, édifient leur univers, moyennant connaissances et pratiques diverses. D'où la question : que nous apprend la « sainte famille » de Jésus, Marie et Joseph, au sujet des familles humaines ?

Il est remarquable que Marie et Joseph vivent dans l'unité ce que l'Eglise reprend de façon nécessairement duelle. Il s'agit du mariage, de la relation conjugale ouverte à la fécondité, et de la virginité consacrée à Dieu pour le Royaume des cieux. Or Jésus lui-même, dans sa propre histoire parmi nous, n'a pu s'engager que dans un seul des deux états de vie : il est demeuré seul.

Cependant, Jésus s'est exprimé sur la virginité en des termes familiaux. Sa solitude est la demeure des figures familiales. « Montrant ses disciples d'un geste de la main, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère » (Mt 12, 50). Jésus, qui mentionne notre vocation humaine à devenir ses familiers — frère, sœur, mère — la réfère, à travers la libre obéissance, à l'unique Père qui est son Père céleste, le Seigneur Dieu. Une telle communion avec lui et, par lui, entre nous, nous la recevons de son mystère pascal qui sauve du péché et fait passer au Père. Lui-même, au cours de sa vie terrestre, anticipe déjà ce mystère pascal en étant voué au Père, source première de toute fécondité dans l'histoire et pour l'éternité. D'une part, les familles tissent cette communion avec Jésus par la proximité charnelle, au long des générations, dans l'histoire. D'autre part, les religieux et religieuses témoignent de l'accomplissement de cette communion, œuvre de l'Esprit, dès le temps présent, pour l'éternité.

Durant sa vie, Jésus anticipe (avec ceux qui vouent à sa suite le célibat) le mystère pascal qui fait de tous, dans le ciel « où l'on ne prend plus ni femme ni mari » (Mt 22, 30), ses familiers. Une telle anticipation ne lui fut-elle pas préparée dans la famille que lui donna son Père ? N'y fut-il pas éduqué par Marie sa mère et Joseph ?

Nous avons demandé : que nous apprend la « sainte famille » au sujet des familles humaines ? A une maman, d'aimer chaque enfant comme un familier de Jésus. A un papa, de rendre témoignage au Père des cieux. Aux enfants, de croître selon cet amour

et ce témoignage. C'est une tâche jamais achevée, à reprendre toujours, et parfois elle paraît échouer. Ses protagonistes sont pourtant invités à la joie et à la paix : puissent les « familles religieuses » leur offrir le signe de l'accomplissement des familles dans le Royaume de Dieu.

✍ Pierre PIRET, S.J.

31, rue Liétart, b^{te} 8

BE-1150 Bruxelles, BELGIQUE

L'union de Joseph et de Marie, son épouse, est toute vouée à l'enfantement du fils conçu par l'Esprit Saint et à son appellation, Jésus. L'analyse du texte de saint Matthieu, soutenue par quelques témoignages des Pères de l'Eglise, conduit à deux applications, brièvement exprimées : une confession de la conception virginale du Christ, une reconnaissance de la fécondité mutuelle du mariage et de la vie consacrée dans la « familiarité » avec le Christ – l'engendré du Père.



La correspondance de Thérèse de Lisieux avec ses «frères» prêtres

Trois vocations au service d'un même apostolat

Durant les deux dernières années de sa vie, Thérèse s'est vue confier la mission de prier pour un séminariste et un prêtre, puis de correspondre avec eux. Si cette correspondance particulière est à même de nous laisser apercevoir l'âme de Thérèse dans son domaine de prédilection, la lecture de tels textes laisse apparaître en outre, comme nous tâcherons de le manifester, une aptitude remarquable à s'adapter à différents interlocuteurs.

Auparavant, signalons qu'une telle démarche ne saurait se départir de la lecture des *Manuscrits autobiographiques* (ou *Histoire d'une âme*) où l'on voit Thérèse approfondir le mystère du sacerdoce. Dans le *Manuscrit A*, on découvre son enfance idéalisée des prêtres, puis, à partir de sa prière pour Pranzini, sa profonde compréhension de leur mission en même temps que de leurs limites (lors du voyage à Rome qui la détermine à prier pour eux). Dans le *Manuscrit B* ensuite, on admire, au cœur de la transcription des harmoniques de sa vocation, sa soif apostolique inouïe. Plus directement encore, dans le *Manuscrit C*, on se trouve comme introduit dans cette mission particulière. Disons-en un mot.

L'acceptation d'une double mission (*Manuscrit C*)

Thérèse se souvient d'avoir toujours été habitée par le regret de ne pas avoir eu de frère prêtre qui eut prié pour elle à l'autel¹. Ce vœu se voit comblé et dépassé au Carmel, par le don de deux frères qui se confient à sa prière. Le premier, Maurice Bellière, séminariste, demande, en 1895, une sœur qui puisse se dévouer

1. Ms C, 31 v°.

spécialement au salut de son âme *et* à sa mission. Thérèse note qu'« il promettait d'avoir toujours un souvenir pour celle qui deviendrait sa sœur, lorsqu'il pourrait offrir le Saint Sacrifice ». A la joie immense avec laquelle elle accueille cette mission², succède une déconvenue, car le jeune homme ne donne guère de nouvelles avant la fin de son service militaire. La correspondance ne commencera qu'à partir du mois d'octobre de l'année suivante.

Entre temps, à la fin du mois de mai, interviendra l'acceptation d'une autre mission des mains de la Prieure revenue en charge, Marie de Gonzague. Thérèse est une fois de plus enthousiaste. Mais la crainte scrupuleuse d'être moins efficace à la tâche l'inquiète, jusqu'à ce qu'elle finisse par concéder que l'obéissance doublant le mérite, le compte est bon³.

Cette correspondance peut être envisagée selon l'ordre historique et donc simultanée⁴ ou selon l'ordre relationnel, séparément⁵. L'une et l'autre méthode manifestent la délicatesse d'une Thérèse pourtant très affaiblie, sa capacité à établir une relation personnelle fort ajustée. Nous optons pour une présentation en deux tableaux successifs.

2. « Ma Mère, vous dire mon bonheur serait chose impossible, mon désir comblé d'une façon inespérée fit naître dans mon cœur une joie que j'appellerai enfantine, car il me faut remonter aux jours de mon enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir, jamais depuis des années je n'avais goûté ce genre de bonheur. Je sentais que de ce côté mon âme était neuve, c'était comme si l'on avait touché pour la première fois des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli » (Ms C 32 r^o).

3. Elle écrira même un an après : « J'espère avec la grâce du Bon Dieu être utile à plus de deux missionnaires et je ne pourrais oublier de prier pour tous, sans laisser de côté les simples prêtres dont la mission parfois est aussi difficile à remplir que celle des apôtres prêchant les infidèles » (Ms C 33 v^o).

4. C'est le choix de la Nouvelle édition du Centenaire (NEC), *SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET DE LA SAINTE-FACE, Edition critique des Œuvres complètes (Textes et Dernières paroles). Nouvelle édition du Centenaire, 8 tomes. Manuscrits autobiographiques. La première Histoire d'une Âme (1898). Correspondance générale (2 volumes). Poésies. Récréations pieuses et Prières. Derniers Entretiens. Dernières paroles (Synopse)*, Éditions du Cerf-Desclée de Brouwer, 1992

5. C'est le choix de Mgr G. Gaucher, in *Thérèse de Lisieux, Lettres à mes frères prêtres, « Foi Vivante »* 389, Cerf, Paris, 1997, que nous suivons largement.

La correspondance avec « le cher petit frère », l'abbé Bellière (octobre 1896 – octobre 1897)

Le correspondant

La vie de Maurice Bellière⁶ est d'emblée marquée par de tristes épreuves, aux séquelles affectives certaines. Né à Caen le 19 juin 1874, il perd sa mère à quelques jours. Recueilli par sa tante, il ne verra presque jamais son père et l'oncle qui le remplace meurt en mer. Après le petit séminaire, il entre à vingt ans au grand séminaire, en s'interrogeant sur un appel à la mission. Il demande alors au Carmel de Lisieux une sœur spirituelle, ce qu'on lui accorde en la personne de Thérèse. Le jeune lévite remercie Mère Agnès qui lui a transmis la prière que Thérèse a composée pour lui ; il envoie un cachet du Sacré-Cœur à signer pour sceller « l'association divine⁷ ». A la fin de son service militaire, il rédige une lettre à Mère Agnès en évoquant « des chutes, des sottises inouïes⁸ ». En septembre, lorsqu'il revient, calmé, au séminaire, il écrit à la « nouvelle » Prieure, Mère Marie de Gonzague, qui confie directement la correspondance à Thérèse. Vingt-deux lettres seront ainsi échangées, de l'automne 1896 jusqu'à la mort de la sainte.

Premier échange (octobre et novembre 1896)

Dans la première lettre à son frère spirituel, Thérèse commence par faire mémoire de ce service militaire, en bénissant le Ciel. Ce premier document révèle la façon dont elle se situe par rapport au séminariste. D'abord, la mission est reçue de la Mère prieure qui est malade : Thérèse se présente comme suppléante. Mais elle souligne qu'elle se réjouit personnellement du prompt

6. G. GAUCHER, *op. cit.*, p. 7-21.

7. Ecrivant alors à l'adresse de sœur Thérèse de l'Enfant Jésus : « Je ne serai que l'instrument et c'est vous, ma Sœur, qui convertirez. »

8. « Je viens de faire la plus belle d'entre toutes – mais elle est si forte qu'elle sera la dernière car elle me corrige. Je suis dans une situation déplorable – et il faut à tout prix que ma chère sœur, Thérèse de l'Enfant-Jésus, me tire de là – il faut qu'elle fasse violence au Ciel qui se laissera toucher par ses prières et sa pénitence. Ma mère, il le faut, ou je suis perdu [...] mes besoins sont grands et pressants » (LC 21 juillet 1886), (*Correspondance générale*, NEC, t. II, p. 871).

rétablissement de son frère, ayant beaucoup craint et prié pour lui. Elle commente (LT 198⁹) :

Maintenant que l'orage est passé, je remercie le Bon Dieu de vous l'avoir fait traverser...

Mais elle se hâte de montrer que cette vision des choses est avant tout celle de l'Écriture :

... car nous lisons dans nos saints livres ces belles paroles : « Bienheureux l'homme qui a souffert la tentation », et encore « Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il?... »

Et elle argumente avec bon sens :

... En effet lorsque Jésus appelle une âme à diriger, à sauver des multitudes d'autres âmes, il est bien nécessaire qu'il lui fasse expérimenter les tentations et les épreuves de la vie.

Thérèse conclut avec la perspective d'un avenir missionnaire, lequel ne peut être envisagé que comme un projet de sainteté soutenu par sa prière ; en échange de quoi :

Je vous supplie de m'obtenir aussi cet amour afin que je puisse vous aider dans votre œuvre apostolique...

Précisant ce point, elle se qualifie elle-même d'*apôtre*, ce qui est remarquable :

... Vous le savez, une carmélite qui ne serait pas apôtre s'éloignerait du but de sa vocation et cesserait d'être fille de la Séraphique Sainte Thérèse qui désirait donner mille vies pour sauver une seule âme.

Cette première prise de contact est éloquente. Thérèse s'efface devant sa Mère supérieure pour ce qui est de la mission reçue, devant l'Écriture pour ce qui est du conseil spirituel à donner et devant le charisme et la tradition de son ordre pour ce qui est de sa définition comme *apôtre de et avec* Bellière. A partir de là, vingt et une lettres vont être échangées en une année.

9. Ce qui signifie, selon les conventions admises dans toutes les éditions de la correspondance, « Lettre de Thérèse », à la date du 21 octobre 1896.

Sauver par la souffrance et vivre d'amour (décembre et janvier 1897)

Le séminariste répond un mois après (« Ma bonne petite Sœur... ») en donnant surtout de ses nouvelles ; il l'entretient d'une préoccupante expectative le concernant : le séminaire des Missionnaires d'Afrique. Thérèse, assurant depuis six mois la correspondance avec le père Adolphe Roulland dont nous parlerons plus loin, est elle-même habitée de projets de départ pour le Tonkin, alors que la maladie commence à la miner. En fait, Maurice restera encore une année au séminaire avant de partir effectivement à l'automne suivant pour Alger. Thérèse doit, selon les usages du Carmel, attendre Noël pour répondre. Au vu de la suite, on comprend que Thérèse a déjà saisi le caractère de son correspondant ; elle commence donc par lui montrer le véritable sens de la souffrance chrétienne — apostolique en l'espèce :

Un Saint l'a dit : Le plus grand honneur que Dieu puisse faire à une âme, ce n'est pas de lui donner beaucoup, c'est de lui demander beaucoup ! Jésus vous traite donc en privilégié. Il veut que déjà vous commenciez votre mission et que par la souffrance vous sauviez les âmes. N'est-ce pas en souffrant, en mourant que Lui-même a racheté le monde ?... Je sais que vous aspirez au bonheur de sacrifier votre vie pour le divin Maître, mais le martyr du cœur n'est pas moins fécond que l'effusion de sang et dès maintenant ce martyr est le vôtre ; j'ai donc bien raison de dire que votre part est belle, qu'elle est digne d'un apôtre du Christ (LT 213).

Pour Thérèse, il n'y a donc pas de mission *demain* : la présence de souffrances est justement le signe que la mission a commencé. La vocation apostolique du séminariste est donc *immédiatement* missionnaire, comme la sienne :

Travaillons ensemble au salut des âmes, nous n'avons que l'unique jour de cette vie pour les sauver et donner ainsi au Seigneur des preuves de notre amour. Le lendemain de ce jour sera l'éternité, alors Jésus vous rendra au centuple les joies si douces et si légitimes que vous lui sacrifiez, il connaît l'étendue de votre sacrifice... (LT 213).

Par ailleurs, la Mère prieure envoie au futur missionnaire le poème *Vivre d'Amour!*¹⁰, devançant Thérèse dans son enseignement. Il semble bien que l'abbé soit profondément touché par cette poésie, dont il reprendra dans sa correspondance des versets, comme un bon élève qui veut prouver que la leçon a été bien comprise.

Le semestre janvier-juin 1997

Huit lettres sont échangées durant cette période de l'été où s'intensifiera la correspondance. Les deux âmes vont d'abord se tourner vers la mission et se découvrir une même soif apostolique. La volonté de mieux connaître l'autre transparaît, surtout de la part de Maurice Bellière, plus extraverti. Les enveloppes s'épaississent : envoi du cachet du Sacré-Cœur, poésies, prières, dessins, échange des dates importantes qui ont jalonné la vie de chacun. Ils en viennent à réfléchir aux prénoms à donner au premier enfant que Maurice baptisera en mission ! Pour finir, ils s'échangeront leurs photos et décideront même des objets dont héritera l'abbé. Ils constatent que leurs âmes se ressemblent beaucoup sur certains points, comme ce sens du combat, avec sa représentation militaire et patriotique, qui converge dans la figure de Jeanne d'Arc. Mais les aspirations ne disent pas tout des tempéraments.

Avant la fin du Carême, Thérèse tombe gravement malade ; elle a encore six mois à vivre et pense partir beaucoup plus tôt. Maurice met du temps à comprendre que le désir de quitter la patrie chez Thérèse n'est pas un vœu pieux mais une réalité présente. Il faut dire que Thérèse ne dit mot de sa santé.

A partir de Pâques, Thérèse passe du « Monsieur l'Abbé » à « Mon cher petit Frère » et compare leur union dans le Cœur de Jésus à celle de Marguerite-Marie et Claude La Colombière¹¹. La correspondance se poursuit, avec en arrière fond le poème cité, que Bellière répète de nouveau à la fin du semestre ; il ignore en-

10. PN 17 (Poésie neuve, 17), février 1895.

core l'état de santé de sa « sœur », descendue à l'infirmier début juillet, tout en ayant repris, sur ordre, son autobiographie.

La correspondance de l'été 1897, les adieux et la fin

Au début de l'été, le ton change. La sainte connaît une grave rechute début juin lui faisant écrire une lettre d'adieu qui n'est finalement pas envoyée¹², mais dont la teneur sera reprise en juillet¹³. Maurice, de son côté, prépare dans l'angoisse le grand départ prévu pour la rentrée. Les deux souffrances communient et la correspondance s'intensifie.

La lettre non expédiée en est la preuve formelle, Thérèse se trouve plus que jamais préparée à partir bientôt. Elle reprend, à la fin du mois, la correspondance habituelle et semble manifester, à l'approche de la mort, le désir de toucher le cœur de son frère sur un point précis. Avec délicatesse, elle commence par rassurer Maurice qui se confondait en excuses sur sa propension à l'embarasser de confidences. Le raisonnement de la carmélite est subtil : si ces confidences sont le récit des merveilles que Dieu fait dans la vie de l'abbé, elles sont son secret, mais il lui arrive de révéler ses secrets aux petits, dont elle est. Ce qui lui permet de dire audacieusement :

... après avoir lu votre première lettre du 15 oct. 95 j'ai pensé la même chose que votre Directeur : Vous ne pourrez être un saint à demi, il vous faudra l'être tout à fait ou pas du tout. – J'ai senti que vous deviez avoir une âme énergique et c'est pour cela que je fus heureuse de devenir votre sœur (LT 247).

Et puisqu'il se repent de sa jeunesse qu'il juge gaspillée, elle lui donne l'exemple de sainte Madeleine, qui a compris :

... les abîmes d'amour et de miséricorde du Cœur de Jésus, et que toute pécheresse qu'elle est, ce Cœur d'amour est non seulement disposé à lui pardonner, mais encore à

11. LT 224.

12. LT 244.

13. LT 253.

lui prodiguer les bienfaits de son intimité divine, à l'élever jusqu'aux plus hauts sommets de la contemplation.

Elle poursuit :

Ah ! mon cher petit Frère, depuis qu'il m'a été donné de comprendre aussi l'amour du Cœur de Jésus, je vous avoue qu'il a chassé de mon cœur toute crainte. [...] Comment, lorsqu'on jette ses fautes avec une confiance toute filiale dans le brasier dévorant de l'Amour, comment ne seraient-elles pas consumées sans retour ? (LT 247).

Sans blâmer son repentir, elle l'assure que la miséricorde importe davantage, qu'il peut d'autant plus être confiant qu'ils sont deux à porter l'expiation — Thérèse pensant d'ailleurs être plus efficace avec « sa manière » ou sa « voie ». Significative à cet égard, la lettre de juin marque le désir de notre carmélite de transmettre, quand il est encore temps, une idée dont elle demeure foncièrement habitée. Maurice accueille docilement ce qu'il reconnaît comme un enseignement nouveau pour lui :

Savez-vous que vous m'ouvrez des horizons nouveaux — dans votre dernière lettre particulièrement, je trouve des aperçus sur la miséricorde de Jésus, sur la familiarité qu'Il encourage, sur la simplicité dans les relations de l'âme avec ce grand Dieu qui m'avaient moins touché jusqu'à présent, parce que sans doute ils ne m'avaient pas été présentés avec cette simplicité même et cette onction que votre cœur prodigue et j'ai pensé comme vous — mais je n'arrive qu'imparfaitement à cette simplicité délicieuse que je trouve étonnante, parce que je suis orgueilleux et que je compte encore trop sur les choses créées.

Non, chère petite Sœur, vous ne vous êtes pas mal expliquée — vous avez raison — j'ai bien compris vos théories et, comme vous le dites si bien et si bonnement, je m'en remets pleinement à N. Seigneur et à vous, c'est le plus sûr — Je regarde comme venant de Jésus même tout ce que vous me dites, j'ai pleine confiance en vous et me règle sur votre manière que je voudrais faire mienne (LC 188)¹⁴.

Dans le même temps¹⁵, un nouveau billet d'adieu (LT 253) est envoyé¹⁶. Bouleversé par l'annonce de ce départ imminent et la solitude qu'il impliquera, Maurice confesse avec une humilité touchante sa difficulté à l'accepter ; il tâche en même temps de s'abandonner comme elle à la volonté de Dieu (LC 189).

On pourrait croire la correspondance close. Mais Thérèse doit vivre encore plus de deux mois et mourra *les armes à la main* (sa plume en l'occurrence), pour soutenir son frère. Elle écrira encore quatre lettres pour achever d'équiper son aspirant missionnaire.

Elle précise que sa joie de mourir est pure, qu'elle lui vient simplement de la certitude d'accomplir la volonté de Dieu. En lui promettant de continuer à l'enseigner bientôt depuis le Ciel, elle lui prodigue sa théorie sur l'« ascenseur de l'amour » qu'elle oppose au « rude escalier de la crainte », prenant l'exemple de l'enfant espiègle qui se jette dans les bras de son Père¹⁷, ou citant la parabole du fils prodigue. Elle se permet enfin de corriger son élève dans sa dernière lettre¹⁸ :

Je vous avoue, mon petit frère, que nous ne comprenons pas le Ciel de la même manière. Il vous semble que participant à la justice, à la sainteté de Dieu, je ne pourrai comme sur la terre excuser vos fautes. Oubliez-vous donc que je participerai aussi à la miséricorde infinie du Seigneur ? Je crois que les Bienheureux ont une grande compassion de nos misères, ils se souviennent qu'étant comme nous fragiles et mortels, ils ont commis les mêmes fautes, soutenu les mêmes combats et leur tendresse fraternelle devient plus grande encore qu'elle ne l'était sur la terre, c'est pour cela qu'ils ne cessent de nous protéger et de prier pour nous (LT 263).

14. LC = Lettre d'un correspondant.

15. Il y a croisement de courriers ; nous simplifions dans la présentation que nous donnons ici.

16. « Mon cher petit frère, Peut-être quand vous lirez ce petit mot ne serai-je plus sur la terre, mais au sein des délices éternelles ! Je ne connais pas l'avenir cependant je puis vous dire avec assurance que l'Epoux est à la porte, il faudrait un miracle pour me retenir dans l'exil et je ne pense pas que Jésus fasse ce miracle inutile. Oh mon cher petit frère, que je suis heureuse de mourir ! » (LT 253).

17. LC 258.

18. Dernière lettre écrite ; la LT 266 est une image.

Maurice reprend la leçon, la récitant avec ses propres mots tout en prenant conscience de son tempérament. L'expérimentation de cette nouvelle voie semble lui offrir une meilleure connaissance de lui-même¹⁹. Petit à petit, il se résigne à perdre la présence temporelle de Thérèse et communique à son abandon : cette question est abordée à chacune des lettres et connaît une lente progression jusqu'à cette belle lettre du retour de Lourdes où il assure d'avoir seulement prié pour qu'elle soit prête. La « dépendance » spirituelle et affective de Bellière ne s'amplifie pas moins, pendant que Thérèse use de son côté de sa douce autorité, en bonne maîtresse des novices :

Jésus a depuis bien longtemps oublié vos infidélités, seuls vos désirs de perfection sont présents pour réjouir son cœur. Je vous en supplie ne vous traînez plus à ses pieds, suivez ce premier élan qui vous entraîne dans ses bras, c'est là votre place, et j'ai constaté plus encore que dans vos autres lettres qu'il vous est interdit d'aller au Ciel par une autre voie que celle de votre pauvre petite sœur (LT 261).

Très pédagogue, Thérèse réfère toute sa doctrine à l'amour du Cœur de Jésus dont la spiritualité anime Bellière²⁰ ; aucune lettre n'omet cette référence qui devient un véritable fil rouge de leur correspondance.

Maurice enverra sa dernière missive de jeune missionnaire, ignorant encore la mort de sa sœur. En une émouvante action de grâce il remercie sa sœur d'être aujourd'hui « missionnaire de Jésus » et d'en être heureux. Mais la suite est moins simple.

Ordonné quatre ans après la mort de Thérèse²¹, il est envoyé en 1901 au Nyassaland²² pour quatre années durant lesquelles il parcourt la brousse tout en étant instituteur, catéchiste et bâtisseur. Divers reproches lui sont alors faits : rigidité dans sa manière de faire, absences fréquentes de son poste et trop grande proximité avec les Anglais. Il échoue dans la direction d'un autre poste et surtout, sa santé se détériore. Retournant en France sans permission,

19. LC 191 « Vous êtes heureuse, chère sœur, de me voir entrer dans l'Amour par la confiance – Je crois avec vous que c'est la seule voie qui me puisse conduire au Port. (lire la suite dans NEC, *Correspondance générale*, t. II, p. 1045).

20. Leur union apostolique a commencé à être scellée dans le Sacré Cœur.

il est convoqué par ses supérieurs qui le renvoient dans sa mission, sans responsabilité. A nouveau en France, il contracte une forte fièvre qui le conduit au sanatorium où il est réputé aliéné. L'un de ses amis de séminaire le fait hospitaliser au Bon Sauveur de Caen (où séjourna le père de Thérèse) ; il y meurt à l'âge de 33 ans²³.

La correspondance missionnaire avec le père Adolphe Roulland (juin 1896 – septembre 1897)

Le correspondant

Adolphe Roulland²⁴ naît à Cahagnolles (Bayeux), le 13 octobre 1870. Sa mère est une fervente chrétienne mais son père, maréchal-ferrant, est indifférent à la religion et Adolphe commence à travailler avec lui, ne suivant la classe qu'à l'âge de quinze ans, au petit séminaire. Pendant les vacances de ses vingt ans, il s'interroge sur le sacerdoce, effectue un pèlerinage qui « sauve sa vocation²⁵ », et entre au séminaire. Après deux ans, il rejoint, bien recommandé, celui des Missions Etrangères à Paris. Ordonné en juin 1896, il peut célébrer une première Messe au Carmel²⁶ ; il embarque le 2 août à Marseille pour un long voyage à destination de la Chine. A ce moment-là, la correspondance a déjà commencé.

Une remarque sur l'ensemble

A la manière de certains fonds marins dont la transparence nous illusionne quant aux distances, la correspondance du père Roulland et de sœur Thérèse, nous conduit par sa simplicité même, à un certain niveau de profondeur. Rafraîchissant par la « sainte gaieté » qui en émane de bout en bout, cet échange de courrier y envisage la mort comme la vie, la souffrance comme la

21. Maurice visite alors le Carmel et se recueille sur la tombe de sa sœur ; à cette époque, *l'Histoire d'une âme* est publiée et déjà traduite en deux langues.

22. C'est à dire, depuis 1964, le Malawi (en Afrique orientale, sur la rive ouest du Lac Malawi, cap. Lilongwe ; ancien protectorat britannique).

23. Il a été récemment réintégré post-mortem dans son ordre.

24. Voir Mgr G. Gaucher, Préface, *Thérèse de Lisieux, Lettres à mes frères prêtres*, « Foi Vivante » 389, Cerf, Paris, 1997, p. 7-21.

25. Le 8 septembre 1890, selon ce qu'il en dira à Thérèse.

fécondité apostolique, et tout y est vu dans l'abandon et la confiance. C'est pourquoi ces échanges épistolaires méritent plus d'être lus qu'analysés!

Avec une saison d'avance sur celle de Bellière, la correspondance est moins fournie, mais peut être regardée en deux temps.

La correspondance métropolitaine de l'été 1896

En juin 1896, Mère Marie de Gonzague invite Thérèse à écrire à celui qui est encore aspirant missionnaire pour quelques jours. Cette première lettre est d'abord marquée par une forte insistance sur l'apostolat :

Je dois [à cette vénérée Mère] le bonheur intime d'être unie à vous par les liens apostoliques de la prière et de la mortification... Je me sens bien indigne d'être associée spécialement à l'un des Missionnaires de notre Adorable Jésus... mon Céleste Epoux... exaucera les désirs de mon âme en fécondant votre apostolat. Je serai vraiment heureuse de travailler avec vous au salut des âmes ; c'est dans ce but que je me suis faite carmélite ; ne pouvant être missionnaire d'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence comme Sainte Thérèse... (LT 189).

Ici, Thérèse se décrit comme « une âme [qui] prie sans cesse le Divin Prisonnier d'Amour, pour le succès de votre glorieuse conquête ». Ajoutons qu'au désir apostolique se mêle encore celui qui vient de ce rêve enraciné en elle d'avoir un frère prêtre : « Depuis longtemps je désirais connaître un Apôtre qui voulût bien prononcer mon nom au Saint Autel le jour de sa première Messe... »

La première lettre du jeune prêtre est écrite en juillet (donc, après les parloirs de juin), depuis la rue du Bac ; il décrit de façon émouvante les courageux adieux à sa famille ; la fin est particulièrement intéressante car leur relation est envisagée à travers une image biblique que Thérèse reprendra avec joie. On sent

26. Le 9 juillet, six jours après que Maurice eût célébré une première messe au Carmel, son père se convertit et reçoit l'Eucharistie des mains de son fils unique.

qu'ils se sont déjà compris et qu'il y aura plus à *faire* (par la prière pour Thérèse, par la mission pour Adolphe) qu'à *écrire* :

Je pars heureux parce que je sais que notre apostolat, c'est-à-dire le vôtre et le mien, sera béni du bon Dieu ; sur la montagne du Carmel une âme priera pour le succès des armes de celui qui combattra dans la plaine.

Le père Roulland sait que Thérèse attend de lui qu'il remplisse sa mission sacerdotale auprès d'elle :

Tous les jours au St Sacrifice, je prononcerai le nom de Sr Thérèse de l'Enfant Jésus — si comme vous l'espérez vous allez au Ciel avant moi, je continuerai de prier pour vous : je dirai : j'offre ce sacrifice pour le repos de l'âme de ma sœur en Jésus en priant la Ste Vierge de faire ce qu'elle voudra des mérites dont vous aurez le plus besoin.

Dès le 30 juillet, Thérèse appelle le jeune prêtre « Mon frère » (et non « Mon cher petit frère », réservé à Bellière). Elle a obtenu de lui sa photographie et lui a envoyé sur sa demande une vie de sainte Thérèse ; elle lui copie en outre des passages commentés du prophète Isaïe pour les lui appliquer. La conclusion de cette lettre montre qu'il s'agit désormais d'un seul et même apostolat :

A Dieu, mon Frère... la distance ne pourra jamais séparer nos âmes, la mort même rendra notre union plus intime. Si je vais bientôt dans le Ciel, je demanderai à Jésus la permission d'aller vous visiter au Su-tchuen et nous continuerons ensemble notre apostolat. En attendant je vous serai toujours unie par la prière et je demande à Notre Seigneur de ne jamais me laisser jouir lorsque vous souffrirez. Je voudrais même que mon Frère ait toujours les consolations et moi les épreuves, c'est peut-être égoïste?... Mais non, puisque ma seule arme est l'amour et la souffrance et que votre glaive est celui de la parole et des travaux apostoliques (LT 193).

Cette dernière affirmation montre que Thérèse, dont on sait l'admiration pour l'office de prédication, ne cherche pas à en-

seigner son interlocuteur. Elle lui partage ce qu'elle vit et redit le sens de leur union apostolique — qu'ils comprennent tous deux comme s'ils y avaient été prédestinés.

La correspondance missionnaire

Une splendide lettre du missionnaire qui a foulé le sol de la Chine fin septembre inaugure les pittoresques récits du P. Roulland, pour lesquels tout le Carmel se passionnera.

Thérèse y répond d'une façon qui marque éloquemment la différence avec la correspondance avec Bellière. Saisie par l'apostolat et la sainteté du jeune prêtre (son obéissance par exemple), elle découvre en plus la coïncidence du 8 septembre 1890²⁷ dans leurs vies respectives, ce qui lui permet, dans une grande action de grâce, de confier sa vie à son frère en la lui racontant, lui manifestant qu'ils sont bien habités de la même audace. Elle lui commande d'avance une relique de ses cheveux, lui ayant souhaité pour vœux celui du martyr — sûre d'être comprise. Elle reprend avec joie la comparaison de la première lettre d'Adolphe : vous êtes *Josué* combattant dans la plaine, je suis un *petit Moïse* dont Jésus soutient les bras. Cette image nous permet, en outre, de comprendre combien Thérèse se sent « prêtre », dans cette « position » fort médiatrice. Enfin, elle le loue encore pour une petite exhortation qu'il fit à la Mère prieure.

Autant d'éléments qui nous confortent dans l'idée qu'avec Roulland, Thérèse est beaucoup plus *petite sœur*, presque *fille*, comparée à la grande sœur ou au maître des novices qu'elle est pour Bellière, jouant un rôle maternel, voire paternel.

Bientôt, mais non pour s'en plaindre, le père Roulland fait part des premières difficultés (maladie, persécutions, famines...). On note une certaine maturité spirituelle, du haut de ses 27 ans : « Il ne faut pas demander que je ne souffre pas, mais bien que je sache souffrir ». Depuis le début, son regard n'est porté que vers les Chinois ; il fait peu de cas de sa personne, se prêtant même à raconter des histoires amusantes.

27. Jour de salut pour lui ; or, ce même jour, Thérèse fait profession au Carmel.

Dans une lettre de mars²⁸, Thérèse se confie au sujet de son désir contrarié d'aller au Tonkin — son pauvre corps le retenant ici. Elle livre aussi sa doctrine sur le purgatoire en expliquant qu'à sa mort, elle ne souhaite pas de prières pour la délivrer des flammes : il se pourrait qu'elle puisse poursuivre sa mission en ce lieu et sauver d'autres âmes ! Toutefois, elle revient, à ce sujet, sur certaines affirmations de son grand frère. Celui-ci affirmait dans sa lettre de février :

Enfin nous sommes à la disposition du Bon Dieu, si les brigands m'assassinent et si je ne suis pas digne d'entrer immédiatement au Ciel, vous me tirerez du purgatoire et j'irai vous attendre au Paradis (LC 175).

Elle se permet de le reprendre, le 9 mai, à ce propos :

Je ne comprends pas, mon frère, que vous paraissiez douter de votre entrée immédiate au Ciel si les infidèles vous ôtaient la vie. Je sais qu'il faut être bien pur pour paraître devant le Dieu de toute Sainteté, mais je sais aussi que le Seigneur est infiniment Juste et c'est cette justice qui effraye tant d'âmes qui fait le sujet de ma joie et de ma confiance. Être juste, ce n'est pas seulement exercer la sévérité pour punir les coupables, c'est encore reconnaître les intentions droites et récompenser la vertu. J'espère autant de la justice du Bon Dieu que de sa miséricorde. C'est parce qu'Il est juste qu'« Il est compatissant et rempli de douceur, lent à punir et abondant en miséricorde. Car Il connaît notre fragilité, Il se souvient que nous ne sommes que poussière. Comme un père a de la tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur a compassion de nous »... O mon Frère ! en entendant ces belles et consolantes paroles du Prophète-Roi, comment douter que le Bon Dieu ne puisse ouvrir les portes de son royaume à ses enfants qui l'ont aimé jusqu'à tout sacrifier pour Lui, qui non seulement ont quitté leur famille et leur patrie pour le faire connaître et aimer, mais encore désirent donner leur vie pour Celui qu'ils aiment... Jésus avait bien raison de dire qu'il n'y a pas de plus grand amour que celui-là !

28. LT 221.

... Je voulais simplement dire qu'il me semble que tous les missionnaires sont martyrs par le désir et la volonté et que par conséquent, pas un ne devrait aller en purgatoire. S'il reste dans leur âme au moment de paraître devant Dieu quelque trace de faiblesse humaine, la Ste Vierge leur obtient la grâce de faire un acte d'amour parfait et puis leur donne la palme et la couronne qu'ils ont bien méritées.

Voilà, mon Frère, ce que je pense de la justice du Bon Dieu, ma voie est toute de confiance et d'amour, je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre Ami (LT 226).

Et la suite de décrire la petite voie. C'est, nous semble-t-il, l'unique passage où elle s'autorise à ce point la communication de ses convictions intimes, ne laissant pas de rappeler qu'elle est le zéro et qu'il est l'unité et qu'elle se range du bon côté, donc après lui, pour décupler son travail.

Enfin, la dernière lettre de Thérèse date du 14 juillet ; elle mériterait d'être lue intégralement puisqu'elle offre un condensé de cette amitié apostolique à travers des adieux anticipés de trois mois. Thérèse y précise encore que son désir du Ciel n'est pas celui du repos mais de l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'y attire. L'évocation naturelle de la mort jalonne d'ailleurs, nous l'avons dit, l'ensemble des textes des deux amis, sans jamais donner lieu à des contestations (comme avec Maurice), puisqu'elle est désirable pour chacun d'eux.

Ce qui est frappant dans cette correspondance, encore une fois, c'est la sérénité qui la traverse d'un bout à l'autre, tant chez le missionnaire éprouvé par la rudesse de l'apostolat que chez la carmélite devenue tuberculeuse.

Le père Adolphe Roulland après 1897

La mission du père Roulland en Chine, commencée en août 1896, débute par une année de formation sur le terrain, avant qu'on ne lui confie la charge du district de Leang-Chang, puis d'un autre, récemment meutri par des persécutions. Mais, après treize ans de ministère, il doit quitter la Chine, pour être nommé

directeur au séminaire de la rue du Bac (nomination qui était sa hantise²⁹).

Il témoignera au Procès Ordinaire pour la béatification de sa sœur, en janvier 1911, et déposera de même pour le Procès Apostolique, en avril 1917, année où il refuse la charge épiscopale. Chapelain et directeur d'un noviciat dans la Marne, il assistera à la béatification et à la canonisation de Thérèse et lui restera très fidèle jusqu'à sa mort en 1934.

Deux correspondances, une mission

Nous avons insisté sur la disparité de ces deux correspondances. En un mot qu'il y a celle du *petit frère* Maurice et celle du *grand frère* Adolphe. Pour finir, nous voudrions souligner, en allant de l'extérieur vers l'intérieur, leur étonnante unité.

Le ton très affectueux des échanges, dont de simples extraits ne sauraient donner une véritable idée, se repère dans les deux cas. Certes, le style de l'époque contribue à créer cette ambiance intime et cordiale. Mais à y regarder de près, il devrait alors s'agir d'une correspondance familiale ; or, si nous nous habituons bien vite à cette proximité *frère-sœur*, il faut nous imaginer les mondes clos que représentent d'un côté la montagne du Carmel et de l'autre, le clergé de la plaine, et nous en étonner. Thérèse se montre en réalité très audacieuse ; elle qui invite à *prendre Jésus par le cœur* et n'emploie pas d'autre méthode avec ses frères humains. Serait-ce son expérience de jeune formatrice qui lui inspire une telle conduite ? Sans doute, mais aussi ses convictions spirituelles, fruits de sa propre expérience, sont sans ambages. Leur simplicité appelle cette spontanéité, qui n'est en rien familière, mais en tout délicate. Ce ton léger permet à Thérèse de pouvoir toucher les cœurs sans les froisser — la vérité n'effraye personne quand elle s'avance pieds nus.

Plus profondément encore, l'unité procède de la *vocation apostolique* elle-même. Voilà un don précieux que les trois normands, Maurice, Adolphe et Thérèse partagent de toute évidence.

29. Cf. LC 167 (1^{er} août 1896).

L'embrassement démesuré des vocations qui habitent la carmélite semble se nourrir d'un seul et même désir qui s'étend à toutes les révélations de l'Amour, lesquelles constituent autant de facettes d'un seul et même apostolat, celui de Jésus se donnant aux âmes. Cet épanchement universel est celui l'Amour divin et la prière de Thérèse intercède pour lui donner de se répandre plus totalement sur le monde, en particulier à travers les pauvres mains de ces deux hommes qui comptent avec confiance sur le cœur ardent de leur sœur.

Gageons que ces trois jeunes gens réunis par l'apostolat ici-bas le sont encore au Ciel, où semble-t-il, il n'est point de repos³⁰.

✍ Simon CHOUANARD

Eglise catholique, P.O. Box 123
KH-Phnom Penh, CAMBODGE

L'étonnante correspondance de Thérèse de Lisieux avec deux jeunes prêtres montre à quel point la jeune carmélite s'adapte à des hommes aux destins contrastés. Elle indique aussi comment la vocation apostolique prend des formes diverses, unies par un seul Amour.



30 cf. LT 254 (dernière lettre de Thérèse au P. Roulland.

A propos d'un ouvrage récent

La vie religieuse apostolique depuis Vatican II. Un témoignage¹

Qui ne connaît le père Michel Dortel-Claudot ? Les instituts séculiers et religieux de toutes obédiences qui ont eu recours, depuis plus de quarante ans, à ses précieux services, dans l'aire francophone, croient savoir quelque chose de l'affabilité de l'homme, de la compétence du canoniste, du dévouement du prêtre, de la discrétion du jésuite. Mais ce petit ouvrage, parfaitement autobiographique, leur réserve quelques très bonnes surprises.

Quel régal de retraverser avec notre pionnier (au sens figuré, mais aussi — pourquoi pas ? —, au sens propre), « l'enthousiasme et l'assurance des premières années de l'*aggiornamento* » (de 1964 à 1973), « le moment de doute et des questionnements » (de 1974 à 1979), avant de nous retrouver devant « un travail clair à faire et des convictions à proposer » (de 1980 à 1986) ; surgit alors, « comme une parenthèse », le « trouble devant les réponses à apporter à l'interpellation des nouvelles pauvretés » et la « tentation de tout lâcher » (de 1987 à 1989) ; or, il s'agit d'« être attentif à tout signe d'espérance, si humble soit-il » (de 1990 à aujourd'hui). Cette périodisation n'est peut-être pas l'histoire d'un seul (comment ne pas nous rappeler ces fabuleux moments, quand on les a vécus ?), mais nous savons gré à l'expert d'une telle traversée de livrer, si simplement, ses convictions et ses doutes recommencés, ses tentations de se replier ailleurs, aussi. Il y a ici, plus qu'un témoignage banal, la confession d'une conviction profonde, née (remarquons-le) d'un questionnement toujours repris : « (Dieu) ne permettra pas que la vie religieuse apostolique puisse disparaître, y compris en France » (p. 72).

1. M. DORTTEL-CLAUDOT, *La vie religieuse apostolique depuis Vatican II. Un témoignage* (« Cahiers de vie religieuse » 131), Paris, Médiasèvres, 2005, 17 x 24 cm, 77 pages, 8 €.

Très nuancé sur l'avenir des familles religieuses de fondation récente (« que le gros de la vie religieuse critique parfois injustement », p. 72), le texte s'achève sur une sorte de déclaration d'amour (mais oui !) qui fonde en réalité tout le cheminement :

« Je demeure convaincu qu'il y a place pour une vie religieuse plus conventuelle, attachée aux signes extérieurs ; et pour une vie religieuse plus apostolique, affichant une façade ordinaire mais très proche des gens bien ordinaires. Dans ma foi en la vie religieuse, j'aime et j'estime l'une et l'autre, mais je me sais appelé à servir davantage la seconde, parce qu'elle est celle que j'ai connue et aimée en premier, et depuis plus longtemps » (p. 73).

Il faut lire ces pages toniques, qui ne s'embarrassent jamais de la langue de bois (on reconnaît le locuteur), et contiennent plus d'une prise de position à méditer longuement — je pense en particulier à ce qui est dit de l'œuvre propre entendue comme apostolat communautaire², ou à l'exercice amusant qui fait distinguer les instituts séculiers des instituts religieux³, ou encore, à la parole risquée sur « les nouvelles pauvretés et la vie religieuse apostolique⁴ »...

Un terme caractérise cette relecture : il s'agit, depuis le début, de *servir* (p. 8) la vie consacrée, sous plusieurs de ses formes, mais surtout, ces congrégations « sans grande image de marque » auxquelles réserver « le meilleur » de soi-même » (p. 72). *Ad multos annos*, cher Père !

✍ Noëlle HAUSMAN, s.c.m.

9, avenue Pré-au-Bois

BE-1640 Rhode-Saint-Genèse, BELGIQUE

2. « Honnêtement, on doit bien admettre ceci : la forme concrète de l'apostolat des religieux c'est l'œuvre propre, c'est-à-dire celle dont la communauté religieuse reste responsable » (p. 49, et la suite ; voir aussi p. 35).

3. Aux pages 36-39.

4. P. 57 et s. Ainsi : « Le moment est peut-être venu... d'inventer de nouvelles réalisations de congrégation, de taille modeste, aux structures légères, pour y faire communautairement quelque chose de concret et d'immédiatement utile au profit des nouveaux pauvres » (p. 60).

Renseignements bibliographiques

Comptes rendus

Fondements

📖 LAFONT Gh., *Promenade en théologie*, Paris, Lethielleux, 2003, 248 p., 15,07 €.

Prenant appui sur les illustres théologiens qui, l'âge avançant, ont proposé au public une synthèse plus maniable de leurs travaux antérieurs, le père Ghislain Lafont, bénédictin de la Pierre-qui-Vire, donne ici la substance simplifiée de son enseignement théologique sous la double forme du *parcours* et de l'*esquisse*. La *promenade*, commençant par les Écritures et se prolongeant par la théologie mystique des Pères et l'humanisme chrétien médiéval, prend le temps de s'attarder sur la Modernité, jugée à la fois conquérante et malheureuse. Ainsi se mettent en place les données d'aujourd'hui (« l'histoire n'oublie rien, mais intègre tout », p. 198) que reprend l'*esquisse* où s'approfondissent deux thèmes décisifs en théologie fondamentale : le temps (dans l'Alliance), l'être (dans la Création). La conclusion prend l'heureuse forme d'un paisible aveu d'impuissance : l'esprit humain ne peut unifier dans le discours théologique total les deux langages qui lui sont pourtant indispensables, celui de l'histoire et celui de l'être. On saura gré à l'A. d'avoir judicieusement illustré le propos en montrant que son choix (moderne) de l'histoire ne peut manquer — métaphysique oblige — le rendez-vous de l'être. — X. DIJON, s.j.

Ethique

📖 DESCOUVEMONT P., *Lettre à une enfant prodigue. Ne te décourage pas*, Paris, Ed. de l'Emmanuel, 2004, 21 x 13 cm, 90 p.

L'A. retrouve sous l'angle de l'aventure spirituelle son intuition d'écrivain qui rencontre les difficultés de la foi et de la vie quotidienne du chrétien ordinaire, celui et celle qui mesure l'hiatus entre ses faiblesses et l'appel à la sainteté. Ses conseils paternels sont adressés en style direct à celui qui pense à ses fautes d'hier (I), qui constate sa faiblesse d'aujourd'hui (II), qui semble être devant un avenir bouché (III). L'a. s'emploie à encourager l'âme, à la fortifier en insistant sur la gratuité de l'amour de

Dieu. Quelques phrases de sainte Thérèse ponctuent fort à propos le rythme de ces pages simples qui peuvent soutenir le combat spirituel de beaucoup et lutter contre la désespérance ou l'acédie. Un conte en épilogue, reprend la dynamique du livre. — A. MATTHEUWS, S.J.

Histoire

📖 AUDISIO G., CHIARA A., *Les fondateurs de l'Europe Unie selon le projet de Jean Monet, Robert Schuman, Konrad Adenauer, Alcide de Gasperi*, Paris, Salvator, 2004, 21 x 14 cm, 248 p., 19,00 €.

Paru d'abord en italien, ce volume comporte les biographies, en quelque 60 à 80 p. chacune, de ces hommes politiques qui se distinguèrent à la fois par leur engagement dans la construction de l'Europe, basée entre autres sur la réconciliation de pays longtemps ennemis, et par l'affirmation nette, mais respectueuse des autres sensibilités philosophiques, de leurs convictions chrétiennes, au point que le Français et l'Italien font l'objet d'un procès en vue de leur béatification. L'ouvrage est destiné à un très large public et permet un premier contact sérieux avec ces trois personnalités, même s'il a parfois des accents un peu trop hagiographiques. — B. JOASSART, S.J.

📖 DINET D., MORACCHINI P., Sœur Marie-Emmanuel PORTEBOS, *Jeanne de France et l'Annonciade* (coll. « Histoire »), Paris, Cerf, 2004, 14 x 23,5 cm, 510 p., 43,00 €.

Ce volume rassemble les communications faites au cours d'un colloque destiné à commémorer le 5^e centenaire de la fondation des Annonciades par la fille de Louis XI et le franciscain Gilbert Nicolas, sans doute moins connu. Et il est loin de suivre l'usage souvent adopté dans ce type de manifestation: être un fourre-tout. Au contraire, il est riche d'études sérieuses, d'autant que son architecture est parfaitement rigoureuse: rappel de la biographie des fondateurs, naissance et diffusion de la congrégation, enfin certains prolongements jusqu'à nos jours. Certes, les premiers destinataires sont des praticiens de l'histoire religieuse, qui seront certainement intéressés entre autres par l'historique de la canonisation de Jeanne de Valois, présenté par Ch. Renoux, l'analyse de ses miracles par M. Frère, ou encore par les annexes relatives à l'iconographie de l'Annonciade (qui complète fort utilement un exposé sur le sujet par M.-Fr. Jacobs) et le relevé des monastères depuis les origines à nos jours. Quelques développements sont plus spécifiquement centrés sur les contours de la spiritualité de l'Annonciade (cf. en particulier la communication d'H. Jacobs sur « L'intuition spirituelle de Jeanne de France »), qui ne pouvait bien évidemment qu'informer la manière dont est vécue la vie religieuse au sein de cette congrégation. Ce sont là autant d'occasions de (re)découvrir cette spiritualité alliant principalement l'héritage franciscain, ainsi que la dévotion à Sainte Radegonde,

servante des pauvres, la *Devotio moderna*, et les apports reçus par la fréquentation de François de Paule, au fondement premier de la congrégation, qu'est la dévotion à la Vierge Marie mise en évidence autour des « dix plaisirs » de la Vierge, c'est-à-dire les dix vertus qu'elle pratiqua et que nous pouvons connaître grâce aux passages évangéliques où intervient Marie. Cet enracinement scripturaire permet d'ailleurs de mieux comprendre que toute dévotion à la Mère de Dieu n'est authentique que si elle conduit au Christ. — B. JOASSART, S.J.

📖 CONFERENCE DES SUPÉRIEURS MAJEURS DE FRANCE, *Les Congrégations religieuses et la société française, d'un siècle à l'autre*. Actes du Colloque des 17-18 octobre 2003, Maison de la Chimie, Paris, Editions don Bosco, 2004, 14,5 x 21 cm, 340 p.

« Les congrégations démantelées, partagées entre l'exil et la sécularisation, provoquées à une remise en cause de leur identité et de leur rôle social » : tel fut le résultat des Lois anticongréganistes (1901-1904) votées en France il y a cent ans dont le brillant Colloque de Paris a voulu chercher les tenants et aboutissants — il se pourrait que cette leçon de l'histoire éclaire les temps présents, où le spirituel ne fait pas moins question à la société. Après une première partie situant les Congrégations et l'Etat dans leurs positions réciproques, diverses réponses à la « proscription » sont évoquées, sous forme de petites monographies : les jésuites, les dominicains, les frères enseignants... Epinglons l'étude d'E. Dufourcq sur les congrégations féminines (pour leur dissémination hors frontière, mais aussi pour la lettre inédite de Ch. de Foucauld qu'elle recèle) et celle de M. Luirard au sujet des religieuses du Sacré-Cœur (comme exemple d'un refus de transiger). Une troisième partie, tout aussi passionnante, s'intéresse à la « réintégration », avec les variations propres à l'enseignement catholique (P. Malarte) et au monde de la santé (A. Le Roux). Le Colloque se terminait, comme l'ouvrage, sur la question : « Qu'est-ce qu'une Congrégation aujourd'hui ? », puisque le concept n'est plus canonique (le Code parle d'institut), mais qualifie des groupes bouddhistes ou hindouistes. La liste des vingt-cinq intervenants dit à elle seule l'interdisciplinarité des interventions dans une cause qui est loin d'être achevée. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Spiritualité

📖 BÖCKMANN, A. *Apprendre le Christ. A l'écoute de saint Benoît*. Coll. « Vie monastique » n° 41, Bégrolles-en-Mauge, Abbaye de Bellefontaine, 2002, 21 x 15 cm, 372 p., 21,00 €.

Toute personne qui s'intéresse à saint Benoît et à sa *Règle*, ne peut que se réjouir de la publication de cet ouvrage : les études solides et approfondies de sœur Aquinata Böckmann sont toujours stimulantes, et invitent

le lecteur à prendre à son tour ses crayons de couleur pour une analyse serrée des textes, selon la méthode chère à cette grande connaisseuse de la *Règle* de Benoît ! Ces articles sont destinés à tous ceux qui doivent interpréter, commenter la *Règle*, mais aussi à ceux qui désirent l'étudier sérieusement, la méditer pour eux-mêmes. Le volume s'articule en deux parties. La première partie se compose d'une étude d'extraits de la *Règle*. Deux chapitres concernent le Prologue (v. 1-4 et v. 45-50), suivis des chapitres 3, 52, 68 et 72 de la *Règle*. Il s'agit ici d'une traduction en français d'une publication en allemand parue en 1986. La seconde partie aborde les thèmes de la mystique bénédictine, de la *discretio*, Abba Père, l'expérience de Dieu, l'ouverture au monde et la séparation du monde. Ces cinq chapitres ont déjà été publiés dans différentes revues en français ; ils présentent l'avantage d'être rassemblés ici. Une bibliographie et un triple index (scripturaire, de la *Règle*, des auteurs anciens) constituent un complément fiable pour toute étude. Un ouvrage de référence pour ceux et celles qui, de par le monde, vivent selon la Règle de saint Benoît ou s'efforcent de s'imprégner de son esprit. — M.Th. HAUTIER, o.s.b.

📖 STINISSEN, W. *L'éternité au cœur du temps*. Coll. « Vie intérieure », Toulouse, Ed. du Carmel, 2002, 19 x 15 cm, 200 p., 18,30 €.

Voici un itinéraire de lecture et de méditation à parcourir lentement : en goûtant « l'éternité au cœur du temps ». A l'ombre de la question spirituelle inaugurale d'Augustin dans ses Confessions : « Qu'est-ce donc que le temps? », l'auteur nous conduit de l'énigme du temps et de sa raison d'être (« c'est l'attente de Dieu qui nous attend ») en un paisible parcours à la découverte du temps de Jésus, du temps chrétien, du temps de l'Eglise. Une traversée du réel, où le « se tenir devant l'Eternel » de la prière et de la liturgie accorde déjà notre cœur à la pulsation de l'éternité. « Car le but est son sein et ce sein te porte autant le long du chemin qu'à l'arrivée » (Hjalmar Ekstöm, cité p. 179). Beaucoup d'auteurs spirituels contemporains sont invités mais la référence principale est sanjuaniste. Un très beau et bienfaisant livre, à pratiquer sans réserve. — J. BURTON, s.j.

📖 CLAPIER J., « *Aimer jusqu'à mourir d'amour* ». *Thérèse et le mystère pascal*, coll. « Théologies », Paris, Cerf, 2003, 14,5 x 23,5 cm, 562 pages, 34,00 €.

C'est une nouvelle somme de la pensée thérésienne que nous offre ce gros ouvrage, précis, érudit, complet — aussi bien sur le sujet repris en titre que sur des questions encore discutées aujourd'hui. Notons d'abord, du point de vue formel, que l'auteur s'y essaie à une manière de citer qui tienne compte du travail considérable du père C. De Meester sur les *Manuscrits autobiographiques* — ainsi, le Ms C 7^{vo} devient Ms C (G) 7^{vo}. La première partie, intitulée « Enquête historique » esquisse la physionomie religieuse de la France contemporaine, pour éclairer les dévotions à l'Enfant-Jésus et à la Sainte-Face ; la seconde partie retrace

« l'itinéraire pascal » de Thérèse, de son enfance à sa maturité (ce dernier chapitre, central, compte à lui seul une bonne centaine de pages) ; la troisième partie, consacrée à une « approche doctrinale », offre pour chacun des thèmes étudiés (la petite voie, l'affectivité divine, la *redamatio*, la mystique thérésienne du visage), à la fois une présentation rigoureuse de la doctrine catholique et une mise en évidence de l'apport thérésien. Une précieuse bibliographie sélective et un index onomastique achèvent cette puissante relecture de toute l'œuvre. Son apport à la question de l'épreuve finale de Thérèse et surtout à celle de la « souffrance » de Dieu nous semble décisif. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

📖 RENAULT E., *Ce que Thérèse de Lisieux doit à Jean de la Croix*, Paris, Cerf, 2004, 21,5 x 13,5 cm, 220 pages, 25,00 €.


Après la belle étude de Mgr G. Gaucher (*Jean et Thérèse*, Cerf, 1996), celle du père E. Renault reprend chronologiquement tout le dossier des fréquentations sanjuanistes de Thérèse, dont le premier témoignage date de ses treize ans — bien avant les découvertes du noviciat, entendues comme un tournant comparable, toutes proportions gardées, à la grâce de Noël (p. 60), « même si ses effets ne se feront sentir, explicitement, que trois ans plus tard, par exemple avec sa découverte de la « Petite Voie » (p. 88). Les huit années de vie religieuse font chacune l'objet d'un chapitre, où l'œuvre de Thérèse est consultée pas à pas, dans toute son ampleur, y compris les « inédits », comme le signet de bristol où Thérèse a griffonné les numéros des pages du volume de Jean de la Croix qu'elle gardait à son usage personnel (p. 193). Les attestations multiples et les silences, parfois longs étant commentés *in situ*, les textes thérésiens les plus célèbres en reçoivent un relief incomparable, par exemple le *Manuscrit B*, qui contient une dizaine de citations de Jean de la Croix réparties en cinq folios (p. 172 s.). En conclusion, « l'accord spirituel entre Jean et Thérèse ressemble plus à une parenté de père à fille ou même de frère à sœur qu'à une relation de maître à disciple » (p. 203) — car d'autres traits de Thérèse sont davantage dans la manière de la Madre d'Avila (p. 214) ; à quand l'ouvrage qui nous en convaincrait pareillement ? — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

📖 LAURIER J.-M., *Marcher dans l'humilité. Thérèse d'Avila et la théologie de la justification*, Toulouse, Editions du Carmel (Centre Notre-Dame de Vie, 10), 2004, 16 x 24,5 cm, 372 pages.

Professeur au Studium de Notre-Dame de Vie (Venasque), l'auteur a présenté cette étude comme dissertation doctorale à l'Université de Fribourg. Convaincu, selon les derniers mots de l'ouvrage que « l'expérience spirituelle et la sainteté sont source de lumière théologique » (p. 302), il prend son départ d'assez loin, chez Luther (l'Épître aux Romains, l'Épître aux Galates) et les autres Réformateurs, pour leur opposer la synthèse catholique du concile de Trente (Décret sur le péché

originel, Décret sur la justification, Décret sur le sacrement de la pénitence). En face, Thérèse de Jésus, « en quête de la “véritable humilité” », dans la *Vie* et les premières *Relations* d’abord (tous ses textes et leurs commentateurs sont lus dans la langue originale), le *Chemin de la Perfection* ensuite, le *Château intérieur* enfin, « synthèse de l’expérience et du message thérésien ». Ici resplendit l’âme juste, l’éclat intérieur de la grâce et l’humilité de l’homme, car « l’humilité, c’est marcher dans la vérité », c’est-à-dire se connaître en ce Dieu qui ne repousse pas un cœur contrit et humilié. L’ultime témoignage de Thérèse est « antinomique », puisque la certitude de l’union proche avec son Seigneur s’accompagne jusqu’à la fin d’une entière lucidité sur sa condition pécheresse (p. 293). En conclusion, l’auteur voit Thérèse enrichir et prolonger la synthèse tridentine, et rejoindre des convictions essentielles de la Réforme ; son message peut renforcer l’actuelle convergence œcuménique sur la justification. Thérèse montre, de plus, que la grâce et la sainteté sont la source la plus profonde d’un juste sens du péché (300). L’expérience spirituelle pourrait ainsi enrichir la réflexion œcuménique par une véritable théologie de l’humilité. Cinq annexes permettent de recourir aux principaux documents magistériels cités, une longue bibliographie donne les sources de la recherche et les ouvrages consultés, un précieux index des noms de personnes précède une table des matières détaillée. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Questions

 BEUKELAER, E. de. *L’Eglise de Judas*. Namur, Fidélité, 2002, 21 x 15 cm, 142 p., 11,95 €.

L’auteur, qui a déjà publié dans la même maison *Ce sexe qui n’est pas celui des anges* et *Les erreurs de l’Eglise*, est connu pour son style direct et sans fioritures. On retrouve ici le même ton, dans un ouvrage qui cherche à reconnaître les ambiguïtés de l’Eglise, une Eglise pétrie d’humanité, qui n’échappe pas aux ambiguïtés de toute réalité humaine. Convaincu qu’on peut aimer l’institution Eglise sans lui faire pour autant acte d’allégeance aveugle, l’auteur passe en revue quelques-unes des trahisons les plus fondamentales des chrétiens — ou du moins de certains d’entre eux — au cours de l’histoire : la religion meurtrière, les pièges de l’institution, la confusion des règnes de Dieu et de Mammon, la dérive gnostique, la tentation sectaire. Il ne s’agit pas ici de se complaire dans une contemplation morbide des péchés de l’Eglise, mais bien plutôt de tenter de répondre à cette question récurrente : pourquoi des chrétiens en arrivent-ils à trahir, au nom de Jésus, le Christ et son Evangile ? Cet ouvrage, de l’aveu même de son auteur, est incomplet, puisqu’il n’aborde que la face d’ombre de l’Eglise. En ce sens, on n’y trouvera pas un aliment pour nourrir sa foi ou pour insuffler du dy-

namisme au service de l'Église et du monde. Son mérite est plutôt d'inviter les chrétiens à l'humilité, en reconnaissant combien leur Église a été et est encore faillible. — B. MALVAUX, S.J.

📖 SCHUMACHER M., *Femmes dans le Christ. Vers un nouveau féminisme*, « Recherches carmélitaines » 3, Toulouse, Editions du Carmel, 2003, 21,5 x 15 cm, 490 pages, 35,00 €.

Une brochette impressionnante d'auteurs compétents dans un domaine difficile cherche à nous introduire à ce « nouveau féminisme » capital pour l'avenir de notre culture. Considérée au niveau de l'anthropologie philosophique (dualisme et unité de nature, sexe et genre...), puis théologique (bible, foi, sacramentalité...), la « différence créatrice » montre ses conséquences éthiques et pratiques, jusqu'à la démonstration finale : « Le féminisme peut-il être un humanisme ? » Des éléments bibliographiques spécifiques, les notices biographiques des auteurs, une table des sigles et un index des noms complètent la table des matières de cet ouvrage rigoureux. Le féminisme de Jean-Paul II (Allen), d'Edith Stein (von Streng), du Cantique (Pelletier) émergent de discussions serrées (et pour une fois convaincantes) avec les positions féministes (surtout anglo-saxonnes) des sciences de l'homme et du langage. Un ouvrage de fond, pour une position enfin argumentée dans un débat qui ne n'est pas près de s'éteindre. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Vie de l'Église

📖 DEROITTE, H. (rédac. en chef). *Chemin faisant*. 1 (sept-oct 2002). Bruxelles, Lumen vitae, 2002, 22 x 15 cm, 18,00 € (abonnement jumelé).

Dans le contexte religieux et socio-culturel actuel, qui invite la catéchèse à trouver un langage neuf et des pratiques nouvelles, on ne peut que saluer le lancement par les éditions Lumen vitae de *Chemin faisant*, en collaboration avec les éditions Averbode, Missio, la Concertation interdiocésaine pour la pastorale catéchétique et le Collège des inspecteurs diocésains. *Chemin faisant* se présente sous forme d'un recueil de fiches, paraissant cinq fois par an, en deux versions différentes : les fiches « paroisse-famille » sont destinées à soutenir et animer la pastorale paroissiale et familiale, tandis que les fiches « école » s'adressent aux enseignants de cours de religion en primaire et maternelle, et que des fiches communes « formation » visent à un approfondissement de la culture religieuse et du cheminement de la foi. Très pratique et maniable, fourmillant d'exemples concrets d'animation de cours ou de réunions de catéchèse, mais aussi de commentaires de textes bibliques, de présentations de grandes figures d'Église ou de réflexions catéchétiques plus fondamentales, cet outil est certainement

appelé à un grand succès auprès des praticiens de la catéchèse, à tous les niveaux. — B. MALVAUX, S.J.


📖 RECCHI S. (dir.), *Autonomie financière et gestion des biens dans les jeunes Eglises d'Afrique*, Yaoundé, Université catholique (Département de Droit canonique), 2003, 242 p.

Le département de Droit canonique de l'Institut catholique de Yaoundé s'est donné comme tâche, dès le début de son implantation, d'œuvrer en faveur de la justice et de la communion, au service du Peuple de Dieu qui est dans ce continent, et de collaborer à la croissance des Eglises d'Afrique. Aussi le volume ici présenté comporte des articles qui traitent d'un sujet d'une brûlante actualité ecclésiale, la croissance responsable vers l'autonomie financière et la gestion compétente des biens de l'Eglise en Afrique. Les principes du droit et ses multiples applications au concret de la vie ecclésiale sont exposés avec clarté et précision. Mais au-delà s'exprime fort heureusement une sollicitude pastorale et humaine. La nouvelle évangélisation en vue de l'édification de l'Eglise Famille demande non seulement la disponibilité des personnes, mais aussi des moyens financiers dont les jeunes Eglises sont loin de disposer en suffisance, pour leur vie et leurs activités. L'autofinancement est une urgence et un objectif à atteindre, car la réalité montre que les jeunes Eglises d'Afrique sont encore largement dépendantes de l'extérieur. Le but de ce livre est de questionner cette réalité ecclésiale et de montrer que le problème ne se réduit pas seulement à une question économique. Il soulève, en vérité, un questionnement plus profond, d'ordre ecclésiologique, ainsi qu'un problème de gestion des ressources. Le modèle de l'Eglise défini par Vatican II met la recherche de l'autonomie et la prise en charge de ses propres besoins en étroite relation avec la communion ecclésiale. Le manque d'indépendance financière conditionne l'existence et l'engagement des fidèles du continent africain, dans la mesure où il les empêche de se situer à égale dignité dans les relations réciproques avec d'autres Eglises sœurs. Les réflexions et les conseils émis ici contribueront largement à structurer et assainir la gestion des biens au niveau des diocèses, des paroisses, des instituts de vie consacrée. La bonne gouvernance de l'Eglise et de ses institutions sera aussi un signe prophétique d'espérance pour la société dans laquelle elle vit et qui cherche à promouvoir un Etat de droit et de justice pour tous — R. DE HAES, S.J. (Kinshasa).

📖 GRASSO E., *Très chers amis... Thèmes choisis de spiritualité*, Mbalmayo (Cameroun), Centre d'études Redemptor hominis, 2000, 242 p.

Ce volume contient une trentaine de lettres adressées par le fondateur de la communauté Redemptor Hominis, aux jeunes religieux en formation. Ces missives expriment un grand souci de voir émerger une vie consacrée vraie et crédible au milieu d'un continent en recherche de sa place dans le concert des nations et au sein d'une Eglise Famille,

pleine d'espoir mais affrontée aux multiples difficultés du continent. Elles font preuve d'une grande sagesse pédagogique et s'attachent, en guise de traité simple de spiritualité profonde, aux thèmes essentiels pour la première formation et la formation continue des jeunes consacrés en Afrique. Le ton est direct et le langage répond à des questions concrètes du milieu, rencontrées tout au long du parcours. Grand connaisseur de la tradition patristique et monastique, l'auteur sait admirablement tirer profit des trésors de la tradition pour actualiser la lecture de la Parole de Dieu dans le contexte propre. Il insiste à raison sur la primauté d'une formation spirituelle solide, par rapport à la formation intellectuelle, souvent trop recherchée pour des raisons d'épanouissement personnel et social. La nécessité, soulignée par le monachisme ancien, d'une certaine rupture, de l'expérience du scandale et de la folie de la croix par rapport aux critères ambiants, est incontournable pour une compréhension équilibrée et authentique de la vocation à la vie consacrée. « C'est la folie du scandale de la pauvreté et de la faiblesse qui permet l'irruption dans l'histoire de la puissance de Dieu qui n'exclut personne et ouvre à l'Afrique l'espérance des *anawim*, comme ce fut le cas aux origines de l'Eglise, quand des pauvres pécheurs défièrent le monde entier et se transformèrent en apôtres » (p. 9-10). Ecrit pour un milieu bien déterminé, le livre offre un message pour l'Eglise universelle. Dans le dialogue avec l'Unique nécessaire, toute communauté religieuse est appelée à être un reflet de l'Eglise Famille, signe d'une fraternité nouvelle dépassant toute limite de l'espace et du temps – R. DE HAES, S.J. (Kinshasa).

 ZORN J.-F., *La missiologie. Emergence d'une discipline théologique*, « Actes et Recherches », Genève, Labor et Fides, 2004, 22,5 x 14,5 cm, 126 p., 17,00 €, 27,00 CHF

Ce petit ouvrage pourrait devenir un classique de la théologie missionnaire, et pas seulement du côté protestant (luthéro-réformé) où il se situe. Après un premier parcours qui s'interroge sur la marginalité universitaire de la missiologie, une deuxième partie permet de mesurer les mutations de la théologie missionnaire au xx^e siècle (d'une perspective d'accomplissement de l'apostolat évangélique à une perspective prophétique, M. Leenhardt oblige). Ce nouveau contexte ramène, en troisième partie, à la question de la place de la missiologie dans le champ des autres disciplines théologiques et des sciences humaines (l'histoire et la sociologie, en particulier). La conclusion dégage des concepts pertinents et des champs d'intervention missionnaires propres au début du xxi^e siècle. Une utile bibliographie trace les avenues principales d'une problématique en somme « analogue à celle du statut de la théologie pratique » : est-ce en définissant son épistémologie propre, ou en recourant à celle des autres disciplines théologiques que l'on donne à la missiologie son statut scientifique d'étude raisonnée du phénomène missionnaire ? — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Témoins

- 📖 GRÉGOIRE DE NAREK, *Odes et lamentations*. Textes présentés et traduits de l'arménien par Vahé Godel, Genève, Ad Solem, 2003, 21,5 x 12,5 cm, 230 p., 25,00 €.

Des *Odes* qu'il composa dans sa jeunesse aux *Lamentations* tumultueuses qui forment son testament, le moine poète n'a jamais quitté la forteresse nécropole où il fut placé, encore enfant, vers le milieu du x^e siècle. Joyau de la littérature arménienne, l'œuvre nous est présentée dans sa langue originale, en contrepoint d'une traduction qui laisse deviner le Feu dévorant l'homme-livre (p. 183). Une évocation pathétique de l'expérience chrétienne, au premier des Royaumes chrétiens. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

- 📖 WALTER DANIEL, *La vie d'Aelred, abbé de Rievaulx (Vie de saint Aelred de Rievaulx, Lamentation pour la mort d'Aelred, Lettre à Maurice)*, introduction, traduction, notes et index par P-A. Burton, coll. « Pain de Cîteaux » 19, Oka, Abbaye Notre-Dame du Lac, 2003, 15,5 x 20,5 cm, 244 pages, 19,00 €.

Précédés d'une longue introduction, suivis de notes complémentaires et de plusieurs index, ces trois documents (la vie, la lamentation, la lettre) nous plongent dans l'univers peu connu des moines anglais du xii^e siècle. Cette première traduction française du dossier permet sans aucun doute « d'éclairer la physionomie spirituelle » du troisième abbé de Rievaulx (p. 33) qui « préférait toujours le datif au vocatif » (exergue) ; elle offre aussi des perspectives sur certains aspects de la spiritualité cistercienne primitive, comme le symbole de la maternité (p. 208 s.). — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

- 📖 NEYER, M. A, *Edith Stein au Carmel*, coll. « Au Singulier » n° 8, Les-sius, Bruxelles, 2003, 20,5 x 14,5 cm, 135 p.

Circonsrite dans le temps et dans l'espace au « lieu auquel j'appartenais depuis longtemps », cette chronique de la vie d'Edith Stein, sous le voile sœur Thérèse-Bénédict de la Croix, nous donne de connaître avec beaucoup de précision les quelque neuf années (novembre 1933 — août 1942) qu'elle vécut au Carmel à Cologne et à Echt (en Hollande). Sa consœur Maria Amata Neyer, actuellement responsable des archives Edith Stein, rassemble ici un dossier fervent et minutieux, détaillé et commenté avec piété. De très nombreux documents (photos, fac-similés, correspondance, etc. et des légendes très fouillées) nous rendent proches et familières ces années bénies qui conduisirent Edith Stein du « seuil du sanctuaire » (la porte de la clôture) à son ultime « lieu » où « on pouvait vivre entièrement de l'intérieur » (billet du 4 août 1942 au camp de Westerbork). Là, elle portait l'étoile jaune sur son

habit de carmélite. Le pire de ce qu'annonçait la lettre de 1933 envoyée au pape, se vérifiait tragiquement pour elle et sa sœur, avec tout un peuple. Une bibliographie des écrits « carmélitains » d'Edith Stein (certains déjà accessibles en français, cf. VC, 2000, 211, 212, 213; 2001, 61; 2002, 69) complètent ce livre mémorial indispensable à qui aimera faire une première rencontre de sœur Thérèse-Bénédict de la Croix ou mieux la connaître. — J. BURTON, S.J.

📖 NOUWEN H.J.M. *Journal de la dernière année*, Bellarmin, Québec, 2004, 21 x 14 cm, 314 p., 20,00 €.

« Dans le texte original de son journal, Henri rencontre, fête, console, conseille plus d'un millier de personnes et il mentionne les noms de quelques 600 amis », nous avertissent les proches de l'Arche auxquels on doit cette édition. Du 2 septembre 1995 au 30 août 1996, se déroule ainsi sous nos yeux la dernière année (sabbatique) d'un spirituel renommé, à la recherche de son âme et de sa joie, à travers une insurmontable fatigue et le retour d'anciens conflits. L'homme vérifie plus souvent qu'à son tour une immense solitude, qu'un dialogue constant avec le Christ n'en finit pas de creuser. « Je me demande si la mise en valeur du célibat par l'Eglise, particulièrement pour ceux qui veulent servir Dieu, ne tire pas son origine de la situation familiale passablement perturbée qu'a connue Jésus », note-t-il, en la fête de saint Joseph (p. 183). D'autres perles parsèment la rumination de pensées souvent inattendues. Ainsi, en une reprise prémonitoire : « Je n'aurai de cesse que lorsque mon moi errant agité et anxieux aura gagné sa véritable demeure, là où je pourrai me reposer en me laissant étreindre par l'amour » (p. 230) — c'est l'itinéraire qu'il a, de fait, parcouru. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

📖 BERNET A., *Saint Grégoire le Grand*, Etampes, Editions Clovis, 2004, 21,5 x 14 cm, 496 p., 22,00 €.

Après Ambroise en 1999 et Jérôme en 2002, la romancière-historienne nous offre le portrait palpitant du grand pape Grégoire (540-604), qu'une destinée mouvementée fit préfet de Rome, fondateur de monastère, apocrisaire à Constantinople, « serviteur des serviteurs de Dieu », auteur renommé, père spirituel de l'Angleterre chrétienne (avec la nuance qui s'impose), chef d'Eglise autant que chef d'Etat — et affligé d'une sorte de cancer de l'estomac qui mit trente ans à l'emporter. Des temps plus troublés que les nôtres ont donc vu surgir les étonnantes figures de leur avenir : « le dernier patricien avait accompli à jamais le destin éternel de sa Ville » (p. 486). — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Religions en dialogue

UNIONE SUPERIORI GENERALI, *Le dialogue interreligieux : nouveau point focal et nouvelle priorité pour la vie consacrée*. Actes du 63^e Conventus Semestrialis de l'U.S.G., 26-29 novembre 2003, Rome, U.S.G., 2004, 15 x 21 cm, 172 p.

Bien qu'on y trouve quelques fautes de traduction (« il card. Kasper », p. 127), ces actes doivent d'abord être salués pour l'excellent travail des éditeurs qui ont rendu passionnante la suite des interventions, et leur style, soutenu. On ne s'étonnera pas de voir souvent le « dialogue de la vie » venir au premier plan des réflexions de l'Assemblée, depuis l'excellent Document de travail (p. 19-26) qui donne le ton : « être religieux aujourd'hui, c'est être interreligieux » (p. 25). Faute de pouvoir résumer les quatorze contributions ici rassemblées, pointons « les défis du dialogue interreligieux pour la vie consacrée féminine », de sœur Christiane Mégabarbané, et ce que ce dialogue implique pour la formation, selon le frère José Rodriguez Carballo. La vie monastique et le bouddhisme, le style de vie de l'ashram, la rencontre de l'islam ou du judaïsme, les difficultés particulières propres aux religions africaines traditionnelles forment quelques-uns des autres intérêts de ce tour d'horizon qui s'achève en réaffirmant ses convictions de départ : le dialogue interreligieux (qui devient parfois dialogue de la souffrance, p. 150) est pour la vie consacrée une tâche prioritaire, en raison de sa vocation à vivre uniquement pour Dieu. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

LORMIER, D., *Lama Guendune. Un grand maître tibétain en France*, coll. « Spiritualités », Paris, OXUS, 2003, 21 x 13 cm, 176 p., 16,00 €.

Lama Guendune (1918-1997) appartient à la première génération de ces moines et maîtres spirituels qui firent connaître en Occident et particulièrement en France le bouddhisme de tradition tibétaine. L'auteur ne le connut pas personnellement, mais le « rencontra », quelques mois après sa disparition, à travers une photo. Une partie du livre retrace directement la biographie du lama tout en évoquant son rayonnement spirituel. D'autres sections rapportent des souvenirs personnels ou des rencontres avec d'autres représentants de la tradition, reproduisent des fragments d'enseignements, font revivre des figures anciennes du bouddhisme tibétain, décrivent des lieux occidentaux d'enseignement et de pratique. L'auteur consacre d'assez longs développements au thème de la mort et de la réincarnation. Il esquisse, entre bouddhisme et christianisme, des parallèles fréquents et suggestifs, qui demanderaient parfois quelques nuances et précisions. Au lecteur que ne déconcertent pas de fortes doses de prodiges et de merveilleux, ce petit livre alerte mais un peu décousu offre un accès aisé à quelques aspects de la tradition tibétaine. — J. SCHEUER, S.J.

📖 *Bâtir la paix. Bouddhistes et chrétiens s'engagent*, coll. « Cahiers de Meylan », Grenoble, Centre théologique de Meylan, 2003, 20,5 x 14,5 cm, 110 p., 10,00 €.

A l'initiative du Centre théologique de Meylan (Grenoble), un petit groupe de chrétiens et de bouddhistes organisèrent en juillet 2003 trois journées de rencontres sur leur commun engagement pour la paix. De manière fort heureuse, chaque demi-journée est construite autour de deux exposés présentés par un bouddhiste et par un chrétien : l'appui des textes et des traditions, la clarification ou la guérison de la mémoire, l'apport d'une voie spirituelle particulière (la règle de saint Benoît, la tradition du Zen), enfin la pratique spirituelle de la paix. Un « marché des initiatives pour la paix » propose quelques réalisations bouddhistes, chrétiennes et citoyennes. En écho aux débats qui animèrent la session, de brèves réflexions clôturent un dossier qui rendra service aux artisans de paix et aux partenaires du dialogue. — J. SCHEUER, S.J.

📖 CLOONEY, Fr. X., *Sagesse hindoue pour qui cherche Dieu*, coll. « L'Autre et les autres » n° 5, Bruxelles, Lessius, 2004, 20,5 x 14,5 cm, 196 p., 21,00 €.

Jésuite nord-américain, attiré dès sa jeunesse par le patrimoine culturel et spirituel du monde indien, l'auteur enseigne la théologie et les religions comparées à Boston. Il s'est fait connaître dans le monde académique par plusieurs ouvrages consacrés à divers courants et écoles de la philosophie et de la spiritualité hindoues. Le parcours qu'il propose ici s'adresse au lecteur non spécialiste, mais désireux d'être introduit à la connaissance et l'appréciation du patrimoine religieux de l'Inde. Sept chapitres guident le lecteur avec aisance et profondeur, explorant successivement les origines védiques, la découverte du Soi selon les Upanishads, la vie et le message du Bouddha, les figures divines contrastées de Shiva et de Krishna, la dévotion et le rituel en l'honneur de la Grande Déesse, enfin la quête moderne d'un Gandhi ou d'une Mahasweta Devi. L'originalité de ce parcours et son prix viennent de ce que l'auteur prend le lecteur par la main et l'associe tout au long à sa propre démarche, l'invitant à réfléchir non seulement sur ce que l'Inde lui propose mais aussi sur les motivations de sa propre quête : pour celui qui cherche Dieu, pour le chrétien en particulier, que représente la découverte intellectuelle, culturelle et surtout spirituelle de la tradition hindoue ? — J. SCHEUER, S.J.

Prière et liturgie

📖 SEGALEN, J.-M., *Missionnaire rédemptoriste, L'icône du Père Prodigue* (par Rembrandt van Rijn), Ed. Bénédictines, 2004, 20 x 10 cm, 47 p., 9,00 €.

Citant l'admirable commentaire que le regretté Paul Baudiquey nous a donné de ce « Retour du fils prodigue » de Rembrandt et de nombreux extraits du nouveau rituel « Célébrer la pénitence et la réconciliation », ce petit fascicule, très bien illustré, nous propose une belle méditation centrée sur la figure du « Père prodigue ». Il nous y aide aussi en convoquant Ph 2, 6-11, Augustin, Alphonse de Liguori, François d'Assise et Thérèse de l'Enfant Jésus, Péguy et Didier Rimaud, François René de Chateaubriand aussi... On se félicitera d'avoir de cette « icône », une fois n'est pas coutume, une reproduction *in toto* du célèbre tableau de l'Ermitage où apparaît, avec le fils aîné et un serviteur (?), émergeant à peine d'un arrière fond très obscur, cet énigmatique visage : le nôtre ? Un beau petit livret a disposé auprès de nos confessionnaux désaffectés. — Jean BURTON, s.j.

📖 CASSINGENA-TREVEDY, F., *Nazareth, maison du livre. Nouvelles considération sur la lectio divina*, coll. « Athena », Ad Solem, Genève, 2004, 11 x 17,5 cm, 64 p., 8,00 €.

Dans le temps de quelques causeries, entre deux belles méditations de scènes évangéliques se donnant à contempler à Nazareth, où « L'ange trouva Marie en train de lire » (Lc 1, 26-27) et où « Voici donc Jésus en exercice de lecture » (Lc 4, 16-21), et condensant en elles l'essence de la *lectio divina*, l'auteur, moine bénédictin à Ligugé, nous offre quelques pages où il médite « à neuf » (ici, cela veut dire, en même temps qu'une expression poétique aux figures qui font sens, quelques piques en réaction aux malheurs de notre civilisation éperdue de vitesse, de bruit et d'Internet... et d'exégèse chirurgicale) sur la démarche de la *lectio* à la rencontre du Livre et de sa sainte lecture. Mais attention, c'est d'un « Livre qui nous lit » dont il s'agit ! Mais encore bien davantage, car nous ne sommes pas d'une « religion du Livre » (p. 41). C'est donc en regardant Marie en qui « la coagulation de la Parole est arrivée là au beau milieu du Livre [...] » (p. 15), et encore le Christ en sa synagogue comme « Parole magistrale » (p. 53), que nous apprendrons le mieux à nous laisser porter et transporter par l'Esprit en cette Eglise mariale et sa *lectio* liturgique. Actes de *lectio* elles-mêmes ces brèves mais très denses pages, à l'écriture quelque fois surprenantes de préciosité, ne peuvent que nous donner le goût d'aller encore et toujours, comme sur les flots de la mer, au « livre roulé écrit au recto et au verso » que seul l'Agneau est digne d'ouvrir. — Jean BURTON, s.j.

Vie consacrée

📖 LANGERON P., *Les Instituts séculiers. Une vocation pour le nouveau millénaire*, Paris, Cerf, coll. « Droit Canonique », 2003, 13,5 x 21,5 cm, 186 p., 20,00 €.

Depuis les études de F. Morlot, toujours d'actualité, les instituts séculiers ne disposaient pas, en langue française, de présentation globale de leur vocation. C'est chose faite avec ce petit ouvrage qui s'ouvre par une présentation historique fort stimulante (jusqu'au *Catéchisme*), se poursuit en parcourant l'enseignement de Vatican II sur la sainteté, décrit théologiquement la « sécularité » et la place des laïcs consacrés dans l'Eglise, précise le statut canonique des instituts en cause et s'achève par la vie de leurs membres, laïcs et clercs. Une annexe donne la liste des instituts séculiers de langue française, répartis dans le monde. L'annotation est légère, comme il se doit pour un travail synthétique. Malgré quelques inexactitudes (ainsi, contrairement à la p. 78, l'expression « état de perfection » n'a pas disparu de l'enseignement du magistère, puisqu'on la retrouve chez Jean-Paul II dans *Redemptionis donum*), on sera d'accord avec l'auteur quand il conclut : « Reconnus, mais pas encore bien connus, les instituts séculiers sont une chance pour l'avenir de l'Eglise » (p. 183). La question demeure de savoir pourquoi une forme de vie qui paraît si adaptée au « nouveau millénaire » ne semble pas encore prendre son essor. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

📖 LESPINAY G. *Etre formateur aujourd'hui. La formation à la vie religieuse. L'appel. Le discernement. L'adaptation*, Paris/Montréal, Médiaspaul, 2002, 19 x 12,5 cm, 222 pages.

Dans un langage simple, marquées au coin de cet humour que donne l'expérience, ces pages aideront ceux qui ne désespèrent pas de former à la vie religieuse même les « vrais délinquants » (p. 23). L'appel à rencontrer Dieu y est d'abord entendu, et les signes qui accompagnent le choix sont évalués ; un troisième chapitre s'intéresse aux jeunes d'aujourd'hui, avec leur peur de s'engager et ce qu'elle révèle ; l'accompagnement des vocations s'éclaire de l'exercice de la miséricorde. La « préformation » est soigneusement décrite, depuis l'accueil de la demande jusqu'à l'entrée. L'adaptation à la vie religieuse se déroule ensuite, avec ses premiers défis. Les formateurs et la communauté de formation passent au même crible du (meilleur) bon sens (« qui doit s'adapter ? »), avant qu'on n'examine l'évaluation elle-même. Un dernier aperçu ouvre sur la pastorale des vocations et ses exigences (une communauté visible, ouverte, priante...). Un ouvrage de théologie pratique, s'il en est. — Noëlle HAUSMAN, S.C.M.

Ouvrages envoyés à la Revue ¹

ATHANASE, PSEUDO-ATHANASE, GRÉGOIRE DE NYSSE, *Contre Appolinaire (iv^e siècle), le défi d'un Dieu fait homme. Introduction, traduction, notes, index* par R. Winling, « Les Pères dans la foi », Paris, Migne, 2004, 13,5 x 20 cm, 312 p., 25,00 €.

AUBIN Catherine, *Prier avec son corps à la manière de saint Dominique, « Epiphanie »*, Paris, Cerf, 2005, 13,5 x 18,5 cm, 242 p., 22,00 €.

BACQ Ph. et THÉOBALD Chr., *Une nouvelle chance pour l'Évangile. Vers une pastorale d'engendrement*, « Théologies pratiques », Bruxelles/Montréal, Lumen Vitae/Novalis, 2004, 14,5 x 23,5 cm, 204 p., 24,00 €.

BAUDOIN DE FORDE, *Grâce et beauté de la Vierge Marie et autres sermons II*, « Pain de Cîteaux », 22, Oka, Québec (Canada), Notre-Dame du Lac, 2004, 15 x 20 cm, 200 p., 18,00 €.

BENOIST J. et MONTABONE A., *Découvrir la prière au Cœur de Jésus et au Cœur de Marie*, « Découvrir », Paris, Salvator, 2004, 12 x 18 cm, 120 p., 12,00 €.

BOUCAND, Marie-Hélène, *Le corps mal-entendu. Un médecin atteint d'une maladie rare témoigne*, « Supplément à Vie chrétienne » n° 502, Paris, Vie chrétienne, 2005, 15 x 21 cm, 112 pages.

BOUCHARD F., *Frère Gabriel Taborin à l'école de la Sainte Famille*, Paris, Salvator, 2004, 14 x 21 cm, 288 p., 19,00 €.

BOUTHORS J.-F. (sous la dir. de), *La Bible sans avoir peur*, Paris, Lethiel-leux, 2005, 14 x 20,5 cm, 322 p., 23,00 €.

BURNET R. Marie-Madeleine. *De la pécheresse repentie à l'épouse de Jésus. Histoire de la réception d'une figure biblique*, « Lire la Bible », Paris, Cerf, 2004, 13,5 x 21,5 cm, 138 p., 13,00 €.

CHOLVY G. et HILAIRE Y.-M. (e.a.) *Le fait religieux aujourd'hui en France. Les trente dernières années (1974-2004)*, « Histoire », Paris, Cerf, 2004, 12,5 x 19,5 cm, 412 p., 38,00 €.

DAVIES Michael, *La réforme liturgique anglicane*, Etampes, Clovis, 2004, 14 x 21,5 cm, 368 p., 22,00 €.

DE ROTON Placide (dom), *Jésus, c'est tout*. Préface du père A. de Vogüé, Le Barroux, Editions Sainte Madeleine, 2004, 13,5 x 20,5 cm, 356 p., 23,00 €.

DE VOGÜÉ Adalbert, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité, t. IX. Première partie: Le monachisme latin. De Césaire*

1. Nous annonçons régulièrement dans le numéro qui suit leur réception tous les ouvrages envoyés à la Revue (à moins qu'ils ne fassent déjà l'objet d'une recension dans le même numéro).

d'Arles à Grégoire de Tours (525-590), « Patrimoines. Christianisme », Paris, Cerf 2005, 14,5 x 23,5 cm, 374 p., 49,00 €.

EUVE F., *Christianisme et nature. Une création à faire fructifier*, « Supplément à Vie chrétienne » n° 501, Paris, Vie chrétienne, 2004, 15 x 21 cm, 78,00 €.

FLORIS, *A fond la vie*, Nouan-le-Fuzelier, Editions des Béatitudes, 2004, 18,5 x 25,5 cm, 208 p., 18,00 €.

GEROSA L. *L'interprétation de la Loi dans l'Eglise*, Pregassona, Eupress, 2004, 15,5 x 23,5 cm, 256 p., 26,00 €.

GRÜN A., *Ce que je veux, je ne le fais pas. Du conflit à l'unité intérieure*, « Sagesse », Paris/Montréal, Médiaspaul, 2004, 11 x 18 cm, 138 p., 11,50 €.

MELINA L. - NORIEGA J. (a cura di), *Camminare nella luce. Prospettive della teologia morale a partire da Veritatis splendor. Studi sulla persona e la famiglia*, 7, Roma, Pontificia Università Lateranense, 2004, 17 x 24 cm, 820 p., 38,00 €.

LA CASA DE LA BIBLIA, *Pour vous qui suis-je ? Guide pour une lecture communautaire de l'évangile de Marc. Animateur*, Rixensart, Monastère des Bénédictines, 2004, 13,5 x 20,5 cm, 130 p.

—, *Pour vous qui suis-je ? Guide pour une lecture communautaire de l'évangile de Marc. Participant*, Rixensart, Monastère des Bénédictines, 2004, 13,5 x 20,5 cm, 102 p.

LÉCRIVAIN Ph. (édit.) *La manière de vivre des religieux : une provocation à vivre autrement*. Session 17, 18 et 19 février 2004, « Cahiers de vie religieuse » 130, Paris, Médiasèvres, 2005, 17 x 24 cm, 164 p., 12,00 €.

DUCROCQ M.-P., *L'appel universel de Simone Weil. Une voie de sainteté*, Saint-Maurice, Ed. Saint Augustin, 2005, 14 x 21 cm, 166 p., 21,00 €.

MARTY François, *Sentir et goûter. Les sens dans les Exercices spirituels de saint Ignace*, « Cogitatio Fidei » 241, Paris, Cerf, 2005, 13,5 x 21,5 cm, 318 p., 30,00 €.

MATTHEUWS A., *S'aimer pour se donner. Le sacrement de mariage*, « Donner raison » 14, Bruxelles, Lessius, 2004, 14,5 x 20,5 cm, 416 p., 34,00 €.

MINNERATH R., *Pour une éthique sociale universelle. La proposition catholique*, Paris, Cerf, 2004, 14 x 20 cm, 174 p., 14,00 €.

MTZ DE ILARDUJA, J.-M., *El proyecto Comunitario, camino de encuentro y comunión*, Frontera-Hegian, Vitoria-Gasteiz, Editorial Frontera, 2004, 16 x 23 cm, 168 p.

NABERT, N., *Liturgie intérieure*, « Athena », Genève, Ad Solem, 2004, 11 x 17,5 cm, 158 p., 15,00 €.

PAUL, A., *A l'écoute de la Torah. Introduction au judaïsme*, « Initiations », Paris, Cerf, 2004, 12,5 x 19,5 cm, 216 p., 19,00 €.

PEYROUS Bernard, *Miracle eucharistique. Récit et témoignages des événements de Bordeaux, 1822*, Paris, Ed. de l'Emmanuel, 2004, 13 x 21 cm, 144 p., 12,00 €.

THEILARD DE CHARDIN P., *Je m'explique*, Nouvelle édition revue et fortement augmentée. Textes choisis et ordonnés par Jean-Pierre Demoulin, Paris, Seuil, 2005, 14 x 20,5 cm, 314 p., 23,00 €.

REYNAUD MONTEIL Ch., *Quand une souffrance en cache une autre. Propos sur « une dépression »*, « Petits traités spirituels », Nouan-le-Fuzelier, Ed. des Béatitudes, 2004, 11 x 17,5 cm, 48 p., 4,00 €.

ROSSIGNON Gérard, *La voix de Dieu. Genèse de la mission de Jeanne d'Arc*, Paris, Ed. de l'Emmanuel, 2004, 14 x 21 cm, 158 p., 13,00 €.

SECONDIN B., *Lettura orante della Parola. Lection divina sui vangeli di Marco e Luca*, Rotem, 2, Padova, Messaggero di Sant'Antonio Editrice, 2004, 12 x 21 cm, 288 p., 15,00 €.

TETTAMANZI D. (Card.), *Vivre et souffrir ; relever le défi*, « Nouvelle bioéthique chrétienne », Paris, Salvator, 2004, 14 x 21 cm, 232 p., 19,00 €.

UNIONE SUPERIORI GENERALI, *Communion et service. Nouvelles relations mutuelles dans le peuple de Dieu*, Roma, Il Calamo, 2004, 15 x 21 cm, 136 p., 12,00 €.